MEMOIRES MINORITAIRES

Ce document est mis en ligne par l'association Mémoires minoritaires sous la licence Creative Common suivante : CC-BY-NC. Vous pouvez ainsi librement utiliser le document, à condition de l'attribuer à l'auteur.trice en citant son nom. La reproduction, la diffusion et la modification sont possibles, en revanche l'utilisation ne doit pas être commerciale. Pour plus d'information : https://creativecommons.org/

Pour soutenir notre initiative indépendante, merci de faire un don à l'adresse suivante : DONNER

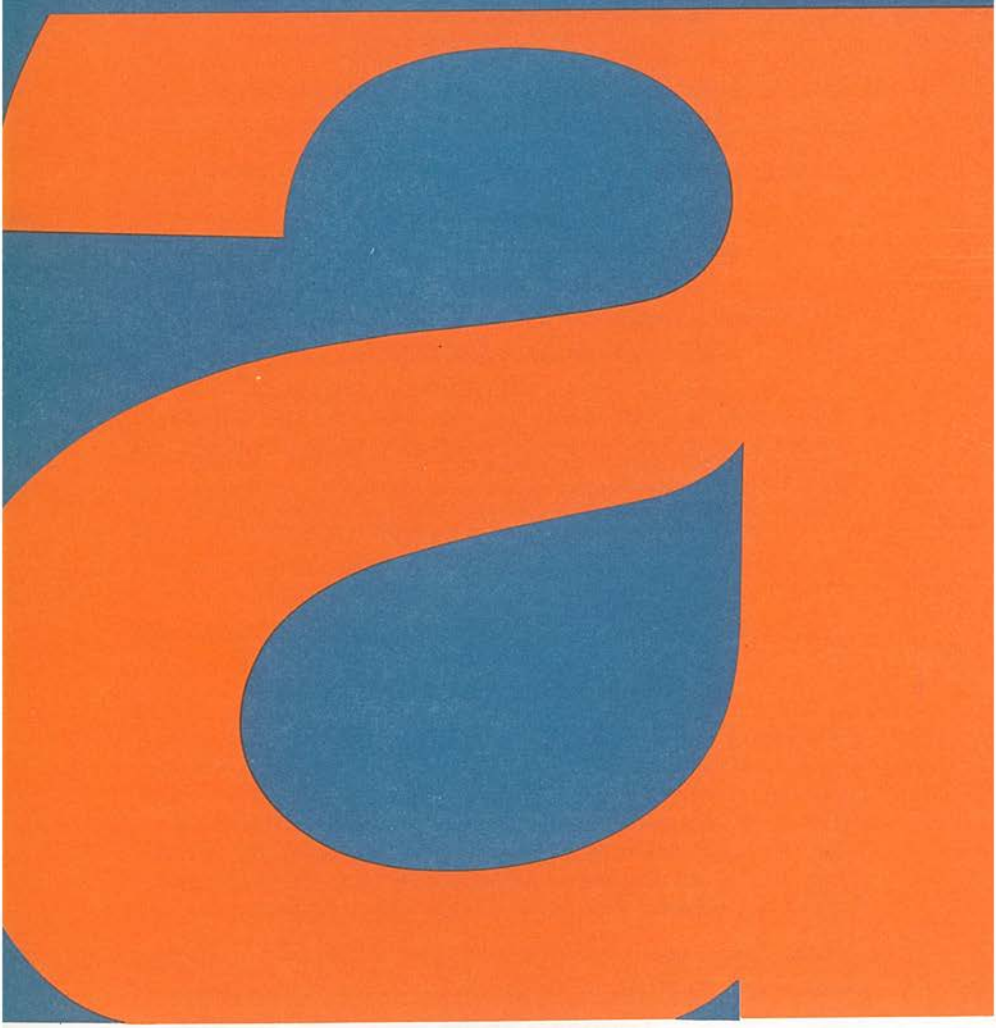
Votre don permettra de pérenniser la libre diffusion des archives LGBTQI+. Exemple : 5 € = 1 fanzine, 10 € = 1 numéro de revue…

Nous ne sommes pas responsables des propos ou des images des documents numérisés : ceux-ci peuvent être destinés à un **public averti** et **majeur** (langage violent, images pornographiques, discussion sur des sujets sensibles, destruction du patriarcat, jets de paillettes, etc…).

Si vous êtes propriétaire d'un document numérisé, merci de nous contacter rapidement à l'adresse mail suivante : contact@memoiresminoritaires.fr . Nous retirerons le document dans les plus brefs délais et nous serons heureu.ses de discuter avec vous des modes de diffusion futurs.

arcadie

MOUVEMENT HOMOPHILE DE FRANCE



Mai 1980
27e année

317

REVUE PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
France, Italie	85 F	43 F
Etranger	110 F	55 F

Abonnement de soutien : 1 an : 110 F — Etranger : 130 F

Abonnement d'Honneur à partir de **160 F**

Le numéro : **9 F**

« Arcadie » est toujours expédié sous pli fermé

Abonnements - Correspondances - Envoi de textes

« ARCADIE »

61, rue du Château-d'Eau, 75010 Paris

Tél. : 770-18-06

Chèque bancaire ou C.C.P. Paris n° 10-664-02 N

au nom de « ARCADIE »

La Direction reçoit uniquement sur rendez-vous.
Les Auteurs qui sont avertis que leur texte n'est pas accepté peuvent le reprendre à la Direction. Celle-ci décline toute responsabilité pour les manuscrits qui lui sont confiés.
Les textes publiés engagent la seule responsabilité des Auteurs.
Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.

Timbre pour toute correspondance.

3 F pour tout changement d'adresse.

ARCADIE A PARIS ET EN PROVINCE

A Paris un club ouvert plusieurs jours par semaine organise des manifestations diverses (cinéma, théâtre, débats, causeries, etc). En Province des délégations d'*Arcadie* existent et organisent également des réunions, ainsi déjà à Lille, Metz, Strasbourg, Dijon, Lyon, Grenoble, Marseille, Nice, Toulouse, Bordeaux, Rennes, Troyes, Saint-Etienne, Angers, Perpignan, Besançon, Montpellier, Béziers, etc.

Pour tous renseignements s'adresser à Arcadie à Paris.

Copyright « Arcadie 1980 »
Le Directeur A. BAUDRY - Imp. Durand - 28600 LUISANT
Dépôt légal 1980. N° 438 — Imprimé en France
Commission paritaire N° 56848

A R C A D I E

MOUVEMENT HOMOPHILE DE FRANCE
REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

VINGT-SEPTIÈME ANNÉE — MAI 1980

SOMMAIRE

La Loi 277
Téléscopique I, par FRANÇOIS LESCUN 279
Pour une autre libération, par LUC CHRISTOPHE .. 285
Bande dessinée et homosexualité, par CLAUDE CASANOVA 288
Nouvelles de France, par JEAN-PIERRE MAURICE .. 292
La S.N.C.F. devant l'homophilie, par ALAIN ROMEE 303
Nevermore, poème d'EUGÈNE DYOR 305
L'homophilie en Autriche 306
Marc, par P. CHALLES 308
L'oiseau qui ne volait plus (*suite et fin*), par CLAUDE ARMEL 311
Une « première » à la radio, par JEAN-NOEL SEGRESTAA 320

LIVRES :

La lune noire d'Orion, de Francis BERTHELOT 323
Le pédophile et la maman, de Leila SEBBAR 324
Les enfants de Fez, de G. HERVÉ et T. KERREST 325
L'étrange dormeur, de J.J. KIHM 326
Les femmes et l'amour homosexuel, de Nella NOBILI et Edith ZHA 329
Mohamed en hiver, d'André BARYON 331
Le canard bleu ne dira rien, d'Alexandre d'ARÇAIS 332

CINÉMA :

Justice pour tous, de Norman JEWISON 333
Apparence féminine, de Richard REIN 334
Simone Barbès ou la vertu, de Marie-Claire TREILHOU 335

L'ACTION D'*ARCADIE*

S'intéresser au sort des homophiles n'est pas seulement tenir le club de Paris, organiser des réunions en province comme le week-end de Géradmer, celui de Lyon, et toutes ces autres réunions de Rennes à Lille, de Montpellier à Nice...

C'est peut-être davantage SORTIR et faire connaître aux autres le vrai visage de l'homophilie.

C'est la Délégation de l'Alsace qui dialogue avec le Planning familial, ou celle de Lorraine qui participe au congrès de S.O.S. Amitié.

C'est Odon Vallet qui devant deux cents étudiants à Paris discute de nos vies.

C'est André Baudry qui reçoit des lycéennes qui veulent se renseigner et qui — en classe — devant leurs camarades — répéteront ce qui leur a été dit.

C'est lui qui en Eure-et-Loir dialogue avec un parterre d'hommes et de femmes dans une maison de retraite... ou le soir, à Dreux, avec le Planning familial, en séance ouverte au public du département.

C'est Amiens avec le G.L.H. à la Maison de la Culture.

Et d'autres « sorties » sont prévues.

C'est demander aux arcadiens de province sous l'égide de leurs Délégués d'organiser de telles manifestations.

LUCIEN TRONC

ENFER ROUGE MON AMOUR

Un chant d'amour...

Ed. Le Seuil — 50 F

LA LOI

Le 28 juin 1978 le Sénat, unanime, votait sur proposition du Gouvernement lui-même, la suppression de cette inadmissible différence entre hétérosexuels et homosexuels quant à la limite d'âge. Quinze ans pour tous et toutes.

Le 11 avril 1980, après le vote restrictif émis en novembre 1979 par la Commission des lois sur l'instigation de M. Foyer, son président, l'Assemblée nationale, à son tour, en séance publique, discutait de cette loi. Devant dix-sept députés !

Et la majorité votait dans le sens de la Commission des lois, refusait la majorité à quinze ans.

Un secrétaire d'Etat près le Garde des Sceaux, désavouait Mme Pelletier et le même gouvernement que celui de 1978 se contredisait. Un député — ravi — semble-t-il, était content que déjà l'Assemblée ait fait un pas, en supprimant le double des peines prévue au code depuis novembre 1960 après que l'ineffable Paul Mirguet eut présenté l'homosexualité comme fléau social.

Mais faudrait-il rappeler à ce député (M. About, U.D.F.) que la justice est une — que l'égalité est une.

Et que ce que les homosexuels demandent et réclament c'est la disparition de toute discrimination dans les textes légaux de la République, puisque le fondement de celle-ci c'est l'égalité de tous les citoyens devant la loi.

M. Foyer — au nom des grandes valeurs ! pense autrement et avec lui, 277 députés.

Le texte de loi va revenir devant le Sénat.

Le Sénat se déjugera-t-il ?

On sait que M. le Sénateur Caillavet — et le Directeur d'*Arcadie* a eu avec lui un très long entretien après le vote des Députés — défendra ce que déjà il avait demandé avec tant de conviction et de force.

M. le Directeur d'*Arcadie* a été reçu également par Mme le Directeur de Cabinet de Mme le ministre Pelletier.

Est-il besoin de dire qu'il a manifesté son étonnement devant le changement d'attitude du Gouvernement et a formulé le très vif souhait que devant le Sénat, Mme Pelletier répète les belles et nettes paroles qu'elle avait utilisées il y a dix-huit mois.

D'autres problèmes fort intéressants et importants ont été abordés au cours de cet entretien, nous y reviendrons. Nous avons fait des démarches pressantes auprès de M. le Premier Ministre. Et pour la première fois auprès de M. le Président de la République.

Certes, en Europe même, et dans le monde, dans nombre de pays il y a une différence entre majorité hétérosexuelle et majorité homosexuelle sanctionnée dans les codes pénaux.

Mais la France s'était honorée avec son gouvernement et son Sénat — toutes opinions et tous groupes politiques confondus — en abolissant cette discrimination.

Saluons ici les prises de position émises avec tant de dignité et de conviction de M. Forni et de M. Franceschi, députés socialistes. (*Arcadie* publiera le texte intégral du débat devant les députés — texte déjà publié par *Arcadie Flashes* le 14 avril 1980 — on peut se le procurer — 4 F.)

Que doivent faire les homophiles ?

La colère — mais est-elle bonne conseillère ? — justifiée certes — conduirait certains à des actions violentes.

Mais dans tout le contexte actuel — national et international — l'opinion publique — et même ceux qui au Parlement veulent nous défendre, ne se détourneraient-ils pas de nous et de nos légitimes demandes ?

La colère doit être rentrée, et l'action, lucide, intelligente, celle des idées, puisque les nôtres sont frappées du bon sens et de la justice et de la mesure, doit prévaloir.

Il reste un esspoir : privilégions-le !

ARCADIE.

TÉLÉSCOPIQUE I

par FRANÇOIS LESCUN.

Les barreaux. Un défilé de barreaux, tous au même pas, et pourtant immobiles. De l'autre côté, le soleil naissant, et déjà quelques prisonniers frileux qui traversent la cour, gamelle aux mains, les yeux vides. Leurs ombres longues, encore engourdies. La griseur indécise du petit matin, le froid. Rentrer la tête, vite ,comme une tortue surprise (et pourquoi ne pas rester toute cette journée roulé en boule sous la rêche couverture brune ?). La brise mordante qui sillonne la baraque d'une grille à l'autre, volatilise les murs, mais sans réussir à l'arracher au sommeil (il suffit de garder les yeux fermés pour se croire encore endormi sous la tente au milieu d'un cirque de montagnes). Les premiers à s'y agiter, ce sont des bandes de petits oiseaux pilleurs qui s'abattent sur les tables de fonte (tables ou lits, car elles nous servent aussi de lits), qui picorent les tranches de pain durci, déchiquètent les paquets fermés, pépient furieusement, se pourchassent à coups de bec. Signal infaillible. Il va falloir bouger, s'habiller, aller chercher ce pot de lait chaud à l'infirmerie, ce cadeau précieux, ce bref sourire au début de la longue journée qui vient s'ajouter à tant et tant d'autres longues journées sur un compte dont le total m'est encore inconnu et dans lequel je commence à me perdre. Comment, pourquoi me suis-je retrouvé ici, dans ce lieu, dans ce temps méconnaissables, figés, enserrés par cette double grille comme une histoire étrangère entre des parenthèses ?

Les partants. Ils passent en file indienne, silencieux, soigneusement filtrés par un rang de six policiers en armes. Des mains hâtives mais indiscrètes dessinent un instant leur contour, puis ils franchissent en souriant le mur de verre.

Bons pour la liberté. Ils me frôlent, ils me connaissent tous, ils me regardent l'un après l'autre, au passage, avec des yeux de poissons. Qu'est-ce que je fais-là ? que m'est-il arrivé ? pourquoi est-ce qu'on m'a retenu ? Je m'effondre en pleurant sur le tabouret. Ils ne vont pas me garder ici, tout de même, dans ce bocal étouffant, cloué au pilori par le regard des autres, — ils vont s'apitoyer, me laisser partir au dernier moment... Mais non, je suis entré sans m'en apercevoir dans une histoire de fous, et je ne peux plus sortir de ce labyrinthe de couloirs, de cellules et de cadenas. Mon sort se joue au milieu des clameurs de joie : l'équipage est arrivé, ils s'en vont, les autres — mais pas moi. Je me tasse un peu plus sur le tabouret, je me renfonce dans mes sanglots, je me cogne la tête contre l'infranchissable paroi pour me punir de ma sottise et de mon imprudence. Trop tard, le piège s'est refermé, je reste seul avec eux. L'officier me tapote l'épaule : on veut savoir la marque de ma montre, la valeur exacte de chaque pièce de monnaie. Ils tombent sur une photo de mon ami qui ne quitte pas cette poche contre mon cœur, et ils se la montrent l'un à l'autre en échangeant des sourires égrillards. Ils n'en finiront donc jamais de dresser cet inventaire qui, pièce à pièce, me retire tous mes droits et ma personnalité ? Et de nouveau, l'officier ventru écarte mes mains de mon visage, m'assure qu'il n'y a pas de quoi pleurer et me demande si je préfère qu'il me fasse servir du thé ou du café.

La Cour. Les tribunaux. Une longue file d'alvéoles identiques, ouvrant sur un jardin de poussière ensoleillée. Les tentes des greffiers et des avocats, dressées en désordre autour du Palais comme le campement d'une armée dérisoire. Charognards embusqués scrutant le malheur et le désarroi. Dès que j'arrive, en voici un qui fond sur moi en sautillant, malingre, agité, rigolard, un corbeau boiteux, presque comique sous ses lunettes trop grosses. Il faut décider vite. Le juge m'attend du haut de son estrade, derrière sa table qui barre toute la pièce, molosse au visage de pierre ; tout à l'heure, il m'enverra en prison sans avoir abaissé un instant son regard vers moi. Ici, jamais on ne croise un regard. Seuls les oiseaux semblent vivants, les oiseaux seuls sont libres. Mais leurs criailleries et le vrombissement de leurs petites ailes me sont vite devenus insupportables, quand chaque matin, bien avant le jour, ils déchirent mon sommeil, après des nuits d'angoisse et de contractions nerveuses, au moment où le corps s'abandonne

enfin et croit s'en aller — ces impitoyables moineaux piailleurs qu'aucune menace ne pouvait chasser et dont l'effronterie avait quelque chose d'effrayant.

Les nuits. Les heures. Un défilé d'heures qui n'ont pas de nom, qu'on ne reconnaît plus, qui ne passent pas. La lumière ne s'éteint jamais. Toujours, ici ou là, des cris qui traînent, des gémissements, des rêveurs qui aboient leur peur. Les heures. Elles n'en finissent pas de défiler, toutes pareilles, lourds wagons chargés d'anthracite qu'une locomotive asthmatique, épuisée par l'effort, arrache l'un après l'autre. Les pensées de la nuit. Les arguments à invoquer, cette défense à tisser, l'accroc possible qui oblige à tout défaire et à tout retisser. Le calcul mille fois repris des conséquences probables de cette minute de malchance. La supputation des drames en chaîne qui peut-être ont déjà commencé à se produire, ailleurs, au dehors, dans ce vaste monde oublié dont je suis exclu, dont je ne sais plus rien, dont aucun bruit ne parvient plus jusqu'à moi, si ce n'est le ricanement hostile des moineaux.

Les menottes. Un gardien me tire comme une bête qu'on traîne au champ de foire ; il a l'air d'une simple silhouette de contre-plaqué, seul son uniforme semble réel, comme ces mannequins qui exhibent des vêtements véritables, mais il ne faudrait pas s'y fier. Je me sens accroché, tiraillé, moi l'étranger, par des centaines de regards à la dérobée. La colonne des prisonniers défile entre deux haies de policiers tous pareils, coiffés de bérets beiges, hérissés de moustaches, armés de longs gourdins, on n'aurait pas le temps d'ébaucher un pas de côté. Ils nous enfournent dans le fourgon cellulaire, et c'est la course folle vers la prison, chaque cahot de la route nous rejetant les uns sur les autres dans une hystérie de cris et de rires. Les menottes trop étroites qui se crispent sur mes poignets. Pourtant, mes mains ne sont pas coupables, elles n'ont ni tué ni volé. Cette morsure et ce poids des menottes, si obsédants que plus tard, pendant la première nuit de liberté retrouvée, dans une moelleuse chambre d'hôtel, je me réveillai en sursaut parce que j'avais senti tout à coup le bracelet de ma montre autour de mon poignet gauche, et je croyais les avoir encore.

Les empreintes. Une liasse de feuilles blanches alignées sur la table, toutes bordées du même quadrillage. Le préposé me tartine les deux mains d'une encre noire et grasse,

il m'en saisit une, me tire les doigts, les roule un par un sur une première série de quadrillés, puis les écrase tous ensemble au milieu de la feuille. L'autre main. Automate consciencieux, il recommence sur une autre feuille, main droite, main gauche, doigts séparés, doigts réunis, deux fois, trois fois, dix fois. Nouveau badigeon d'encre noire, nouvelle liasse de feuilles, nouvelle file interminable de signatures anonymes. Ma main n'est plus ma main, mais un objet que je lui abandonne, une espèce de tampon-buvard. Je regarde fixement cette enfilade de cellules dont l'une, sans doute, va s'ouvrir pour moi tout à l'heure, et je ne sens plus le temps passer. Enfin, mon imprimeur me dit que je peux me laver et il me désigne un baquet où stagne une eau déjà visqueuse et noirâtre. Comme il n'y a pas de chiffon, il m'invite à m'essuyer sur mes cheveux. Je m'accroupis avec dégoût devant le seau, sous son œil impatient, mais j'ai beau me frotter longuement les paumes et les doigts, je ne retrouve plus la couleur de ma peau. Ma chemise et ma veste neuves sont maculées de taches indélébiles et je ne peux plus me regarder qu'avec horreur. Pour la première fois de la journée, j'ai vraiment honte de moi, comme un enfant qui s'aperçoit qu'il s'est souillé, et je réalise que j'ai crevé la toile et que je suis passé de l'autre côté d'un vernis au décor trompeur.

Les autres. Des fantômes glissent dans la baraque endormie. Théâtre d'ombres. Le petit Rico, mon voisin de lit, soulève sa moustiquaire. A quoi pense-t-il, lui ? à quels absents ? quels regrets le dévorent ? Je pourrais peut-être le lui demander, mais je n'ose pas me compromettre. Je sais seulement que lui non plus ne peut pas dormir. Il se lève, il se promène avec fureur pendant des heures, complètement nu, longeant les deux longues rangées de barreaux, parfois douché de lumière froide, comme un animal captif qui ne comprend pas ce qui lui est arrivé et qui croit toujours qu'il finira par trouver une brèche ou pourra se frayer un chemin à travers les grilles. Rico l'écureuil en cage, Rico rieur aux yeux de noisettes, Rico abruti de chagrin et de désespoir, le front buté sous l'épaisse toison de boucles brunes, rayon de lumière tendre arrivé au fond de notre fosse. Ne cherchait-il pas, lui aussi, la chaleur d'une étreinte, une étincelle du bonheur perdu arrachée aux flancs noirs de la nuit ? Mais les autres, qu'auraient pensé de nous les autres ? Il a réveillé Dave. Tous deux, sans se dire un mot, sans même se regarder, je les vois assis longtemps de

profil à la petite table carrée qui occupe le milieu de la baraque, ils n'en finissent pas de boire le thé qu'ils se sont préparé. Autre rôdeur nocturne qui déboule près de mon lit, cherchant plutôt les zones d'ombre à l'abri de la lampe, Abdullah, ce grand chacal efflanqué de palestinien au regard fixe et enfiévré de siroccos. Notre prison, c'est la fosse de Babel. Celui-ci, à force de se retrancher dans son orgueil blessé, il semblait avoir oublié l'usage de la parole, il retournait à l'état sauvage ; le jour, il attrapait des pigeons dans la cour et les égorgeait avec un petit couteau ébréché dans le réduit qui servait de salle d'eau, aussi tranquillement qu'il aurait pelé un légume. Je ne sais pourquoi il avait pris en haine le candide Rico, il me semblait parfois qu'il l'aurait volontiers traité comme les pigeons... Maintenant, Rico a fini sa promenade, il revient se coucher près de moi. La moustiquaire est retombée sur sa fatigue et son secret, sans que j'aie osé l'appeler, ou même lui montrer que je l'avais vu, que je ne dormais pas, que je n'avais pas cessé de le suivre des yeux. Toi aussi, Rico l'écureuil, tu devais te pincer la nuit pour t'assurer que tu ne rêvais pas...

Les cadeaux. Tous ces cadeaux d'anniversaire, alignés sur mon couvre-lit, dans cette maison où je suis né, dans cette chambre où j'ai tant de fois dormi sans angoisse. Il y en a de toutes les formes et de toutes les tailles, déguisés de papiers multicolores, semés de fleurs et d'étoiles, coquettement défendus par des rubans dorés. Mais comment peuvent-ils, en pleine nuit, resplendir à ce point ? On dirait qu'ils renvoient la lumière de projecteurs invisibles, on dirait un soleil mobile miroitant sur tous les murs et sur le plafond de la chambre, un aquarium illuminé. Je les contemple avec stupeur, bouleversé. Je devine qu'il y en a de tous ceux qui m'aiment, parents, famille, amis — de toi surtout, toi le plus beau cadeau que j'aie jamais reçu. Je suis tellement surpris que j'ai peur de les voir s'évanouir d'un instant à l'autre. Comme autrefois, les soirs de Noël, je ne me décide pas à les toucher, à les défaire, à les ranger pour me mettre au lit. La plus belle surprise, celle que je voudrais éterniser, c'est qu'ils soient là, c'est qu'on ne m'ait pas oublié, si loin, pendant si longtemps... Mais comment se fait-il que personne ne m'ait ouvert la porte ? Je voudrais tant les revoir, les remercier, les serrer tous dans mes bras, mais je suis seul dans cette chambre, et je ne m'explique pas comment j'y suis rentré, comment et depuis

quand s'y sont amoncelés ces trésors oubliés. J'ai beau tendre l'oreille, la maison familiale est toujours vide et silencieuse. Un vide qui m'étonne et m'inquiète de plus en plus.

Les marches. Les dernières marches de l'escalier. Je les entends craquer l'une après l'autre. Quelqu'un monte, enfin. Ma mère, c'est elle, je reconnais son pas ! ma mère ouvre la porte de ma chambre. Elle a beaucoup vieilli, elle s'est tassée, voûtée, et je suis atterré par ce changement dont je me sens coupable. Elle se serre dans mes bras, sanglote contre mon épaule. Je caresse doucement la sienne : Mais il ne faut pas pleurer, Maman, ce n'est pas si grave. Tu vois, je vais très bien. Ne t'inquiète pas pour moi. Elle me répond quelque chose comme : C'est la joie qui me fait pleurer, j'ai eu si peur de ne pas te revoir, et te voilà revenu... Je sens une longue aiguille sournoise traverser mes côtes : Mais non, je ne suis pas revenu. Tu te trompes, Maman. Je suis là-bas, je suis toujours là-bas, à dix mille kilomètres de toi et de tous ceux que j'aime, dans cette forêt de barreaux livré aux oiseaux pillards. Bien sûr, tu me vois ; en ce moment, je suis ici, avec toi, mais il vaut mieux que tu le saches, je ne suis pas encore revenu, je suis ici sans y être, et je sens que je vais devoir retourner là-bas, je sens que j'y suis toujours, je sens que je suis en train de me réveiller, que le tranchant de la réalité nous sépare, que je fuis loin de toi vertigineusement, à la vitesse de la lumière... Déjà, les appels des gardiens, les crépitements d'une radio qu'on règle, les pas traînants des premiers prisonniers dans la cour... Les criailleries hérissées des oiseaux déchiquètent mon ventre, déchirent mon sommeil, et le ciel pâlissant efface tous les cadeaux de la nuit, toutes les paillettes du bonheur retrouvé.

Les barreaux. Un défilé de barreaux, tous au même pas, et pourtant immobiles. De l'autre côté, le soleil naissant... Et à peine ai-je rouvert les yeux sur la glaçante nudité des tables de fonte et les murs barbouillés d'inscriptions obscènes, cette pensée de Pascal me revient brusquement à l'esprit et s'y cramponne longtemps, creusant toujours à l'intérieur d'un gouffre un gouffre nouveau : Et alors on dit : Il me semble que je rêve ; car la vie est un songe un peu moins inconstant.

FRANÇOIS LESCUN.

POUR UNE AUTRE LIBÉRATION

Avant de souhaiter que soit résolue, une fois pour toutes, la question de la différence, de la « normalité » sexuelle, de l'orientation psychologique de l'être, il est un autre combat, plus urgent, à mener pour l'homme. Rien ne définit mieux l'esprit de ce combat que l'idée de ces écoliers de 6e, qui avaient choisi de mettre en scène un groupe d'enfants aux prises avec un groupe d'extra-terrestres. Science fiction oblige, les extra-terrestres sont les plus forts. Mais en échange de la liberté de leurs otages, ils leur proposent un étrange marché : « Vous devrez nous apprendre à rire et à pleurer. »

Ainsi, pour ces enfants de douze ans, le non-humain, au-delà du folklore des tôles et des petits monstres verts, se définit par l'inaptitude à exprimer des sentiments.

Et nous rejoignons là les scènes, si souvent vécues de notre entourage : « Ne pleure pas, c'est bon pour les filles. » A la projection d'un dessin animé, un père à son fils : « ne ris pas comme cela ». Ne crie pas non plus, le cri est sauvage, et les murs de papier de nos modernes « cages de béton », propagent les sons au lieu de les assourdir. On ne touche pas en dehors de l'anonyme poignée de main qui veut tout dire, ou rien, de la claque amicale dans le dos ou d'un bras-dessus bras-dessous que la « bienveillance » masculine concède dans la rue à la « faiblesse » féminine.

Pour nous et nos frères de la diaspora homophile, « L'année prochaine en *Arcadie* » est un horizon qui recule toujours. Le monde libre, vibrant au soleil heureux de l'Amitié Vraie n'est pas pour demain. Ne le regrettons pas. Les Juifs ont retrouvé, à Jérusalem, le temple détruit, la guerre, l'abandon de leur foi. Jérusalem n'est plus à Jérusalem, Rome n'est plus dans Rome, et *Arcadie* n'est plus en terre grecque.

Elle est une province de nos cœurs... souvent mal connue... Nous ne sommes pas non plus très forts dans cette géographie.

Tous ceux d'entre nous dont la sensibilité est exacerbée par de longues attentes, de grandes souffrances, ou des joies trop courtes ou trop fortes, tous ceux qui, pour cette raison, ont plus souvent que d'autres envie de rire ou de pleurer, doivent lutter d'abord contre la profonde entaille laissée en eux par l'éducation qu'ils ont reçue. Après seulement, ils pourront faire la rééducation de leur entourage.

Dans les rues, observons les couples, les autres : hommes et femmes. Combien se tiennent par la main, combien se manifestent leur amour par de petits signes, au vu et au su de tout le monde ? On en voit bien sûr, parfois. Mais combien parmi eux ont quarante, cinquante ans ou plus ? Il semble qu'à cet âge, les paquets et les sacs qu'on porte, dispensent de se poser la question. Est-ce indifférence, ou crainte du qu'en-dira-t-on ? Et parmi ces jeunes mêmes, pour peu qu'un couple se comporte en public avec trop d'insistance comme on l'autorise à se conduire en privé, aussitôt il devient la cible de divers commentaires, on se retourne sur lui, on le montre du doigt ou, plus insidieusement on met sur le compte de sa seule jeunesse ce genre de « folie ». Le « bon sens » équarisseur suivra, de sa formule désespérante : « Cela leur passera avec l'âge. » Mozart assassiné...

Alors... anormaux, les homosexuels ? Pas plus que les hétéros, lorsqu'ils sont spontanés et vivants. Pas plus que les créateurs, lorsqu'ils font éclater de vieilles idées.

Si quelque chose dans ce domaine pouvait changer dans la mentalité de nos contemporain, on pourrait en arriver à une nouvelle frontière, non celle arbitraire, qui repose sur le sexe du partenaire que l'on choisit, mais celle que trace le sentiment : plus de normaux ou d'anormaux, mais simplement d'infinies nuances dans les émotions ressenties et dans les possibilités d'expression dont nous sommes, heureusement, porteurs.

On pourrait prendre un exemple dans la peinture : il n'y a pas d'un côté la peinture figurative, « bonne » parce que fort répandue, et de l'autre la peinture abstraite, « mauvaise » parce qu'elle dérange (au point que certaines « démocraties populaires » l'attaquent au bulldozer).

La limite se trace plutôt entre un art inspiré et un art qui ne l'est pas, entre des moyens d'expression qui reflètent au plus juste le projet de l'artiste, et d'autres, qui le

trahissent. Et puis, il y a tous les gens qui auraient voulu faire de la peinture, ceux qui en ont fait mais qui ont détruit leurs œuvres... Toutes les virtualités qui ne sont jamais allés au-delà d'un vague désir.

L'expression des sentiments, et surtout de l'amour, est un langage commun à tous les hommes. Que les structures sociales ne volent pas à l'individu son temps et sa force d'aimer, est une revendication majeure. Mais combien, avec le temps et la liberté d'agir, seraient cependant inhibés dans leur comportement par un surmoi qui a toujours limité leurs possibilités d'expression et de création ?

Parmi tous les mouvements de libération plus ou moins justifiés, pourquoi ne parle-t-on pas de cette libération-là ? Peut-être parce que le sentiment est considéré comme une faiblesse, et son expression comme un désarmement. L'heure est si peu aux désarmements ! Pourtant, je suis persuadé que c'est dans cette faiblesse-là que se trouve l'homme ; c'est à ce niveau qu'il est le plus complètement lui-même, le moins réductible à une norme, à une moyenne ou à une structure.

Luc CHRISTOPHE.

ARGUMENTAIRE

Quatorze fiches réalisées par la Commission du monde professionnel d'ARCADIE destinées à tous ceux qui veulent avoir des arguments pour discuter de l'homophilie.

Indispensable à tous ceux qui militent...

Ed. ARCADIE — **10** F

BANDE DESSINÉE ET HOMOSEXUALITÉ

Depuis quelques années, la bande dessinée connaît un essor incroyable. Elle s'est modernisée dans le graphisme, renouvelée dans son inspiration. Même ses lecteurs ont changé. En effet la bande dessinée pour adultes a fait son apparition avec la libéralisation des mœurs. Les B.D. érotiques ne manquent pas et maintenant on peut même en trouver des pornographiques. Qu'il est loin le temps où Hergé avec son Tintin et Milou était le seul créateur mondialement connu. Si les albums de Tintin sont toujours au hit-parade des ventes, il est quand même submergé par une production ahurissante de variété, de héros, d'idées.

Tintin est resté immuable : seuls ses vêtements se sont modernisés. Dans le fond il est resté le même. Il doit regarder avec étonnement les nouveaux héros qui surgissent des albums. Des héros bien différents de conception, d'idée et de graphisme, qui sont représentés très souvent nus. Non, le capitaine Hadock n'a pas bu : ce sont bien des sexes qu'il voit, chose impensable de son temps. La nudité, si belle était proscrite de la B.D. qui était originellement destinée aux enfants. Et surtout il ne fallait pas choquer les bonnes mœurs.

Ainsi de plus grand héros de la B.D. : Tarzan (créé par Edgar Rice Burrougs et dessiné au début par B. Hogarth), homme naturel par excellence se doit d'être nu. Il l'est, mais le dessinateur a réussi la prouesse (ridicule il est vrai) de placer une feuille, une branche, une ombre au bon endroit. Pourtant, tout en restant très pudique, une réédition récente de « l'enfance de Tarzan » nous montre le héros encore adolescent dans des poses lascives qui sont assez érotiques. Ce qui est certain, pas d'aventures érotiques ou sexuelles. Certaines revues spécialisées disent que Tarzan était homosexuel, ou au moins en tout cas un homosexuel refoulé. Il faut vraiment lire entre les dessins.

Un autre héros célèbre : Alix, de Jacques Martin (pas

celui de la radio et de la télé), est montré dans des aventures où la nudité masculine apparaît. C'est presque normal puisque Alix vit dans l'Antiquité Romaine. Et tout le monde sait que les Romains appréciaient bien les éphèbes blonds à la peau blanche comme du lait, et qu'ils prenaient des bains collectifs dans d'immenses thermes. Cela nous vaut quelques belles images, sans homosexualité véritable.

C'est la même chose pour les fameux albums de la collection « Signe de piste ». Les pédophiles peuvent y trouver des sensations (bien cachées, il faut le dire et peut-être involontares de la part du dessinateur). Mais enfin ces amitiés viriles entre adolescents couchant dans la même petite tente, ces soirées autour d'un feu bien romantique, ces bains dans la rivière, et ces aventures où pas une seule fille n'apparaît...

De ces quelques exemples pris dans la B.D. classique et déjà ancienne, il faut regarder à la loupe pour dénicher de l'homosexualité. Il n'en sera pas de même pour les albums récents. De nouveaux dessinateurs, de nouveaux éditeurs, une censure moins vorace ont permis à la B.D. classique de se renouveler. Le corps humain, féminin et masculin est montré sans hypocrisie.

Certaines B.D. contemporaines sont de véritables chefs-d'œuvre graphiques à la gloire du corps humain :

Den de Richard Corben, Champakou de Jéronaton et Arzach de Mœbius (tous trois aux Humanoïdes associés) sont admirables de dessin, avec une très belle histoire où les corps sont une véritable fête pour les yeux.

Philippe Druillet dans un style tout à fait différent, au graphisme tourmenté et plus sec a apporté un souffle épique à la B.D. française. Les problèmes sexuels et l'homosexualité font leur apparition (album : *Delirius*).

Polonus de Tardi nous raconte la fin d'une civilisation antique minée par le vice (dont l'homosexualité présente sur plusieurs pages) et la peste. Une histoire horrible racontée crûment.

L'homosexualité, perversion dangereuse, est le thème central du *Garage à vélos* de Philippe Druillet (dans l'album intitulé : *Mirages*). L'histoire sanglante du viol d'un adolescent par une bande de loubards. Horrible ! Les fantasmes de Druillet sont toujours morbides, sadiques, pourris, pleins de sexe et de sang. Les autres albums de cet article sont riches en séquences homosexuelles. Ainsi la série des *Wuzz* (collection Phénix) ou même les décors sont phaliques, *Là-*

bas (humanoïdes associés), *La nuit*. Druillet est tourmenté dans le graphisme et les idées. Comprenne qui pourra. Beaucoup d'homosexuailté fantasmée, sadique. A ne pas mettre dans toutes les mains. Une constatation : l'homosexualité est toujours présentée dans sa manière la plus marginale, la moins tolérable par un public moyen. Un sentiment de malaise intense se dégage de ces œuvres riches, mais dont la finalité n'est pas toujours bien perceptible.

L'homosexualité féminine ne manque pas non plus dans la B.D. actuelle. Les deux best-sellers de la littérature érotique, *Emmanuelle* de E. Arsan et *Histoire d'O* où de telles scènes ne manquent pas, ont été bien adaptés en bandes dessinées. C'est Guido Crépax qui a dessiné ces albums qui sont d'un graphisme rétro élégant et pourtant moderne. Mais là aussi c'est la violence qui domine l'œuvre.

Ce genre de violences, rassurez-vous, n'est pas l'exclusivité des B.D. homo. Il n'y a qu'à lire l'album de Pichard intitulé : Marie Gabrielle de Sainte-Eutrope édité par J. Gélnat, ou la série des Paulette du même Pichard, pour se rendre compte que la torture, les supplices érotiques sont monnaie courante dans les bandes hétéros. Faut-il s'en émouvoir, s'en inquiéter ? A crore que les dessinateurs projettent leurs fantasmes sur les feuilles de dessin, et que fort peu de créateurs ou de lecteurs-clients ont soif de romantisme, de fraîcheur et d'amour sincère. Au rayon B.D. d'une grande librairie, pas moyen de trouver dans ce qui nous intéresse une seule histoire débordante de sensibilité et d'amour. Vous me direz que c'est pour les midinettes et les lecteurs de *Confidences*. Cet état de chose est flagrant et représentatif de notre époque violente où la loi du mâle est toujours omniprésente, la loi du plus fort qui foule au pied le faible consentant ou non. Le summum est atteint par une série de B.D. illustrant les œuvres si particulières du Marquis de Sade. La visualisation graphique des fantasmes du divin marquis est purement et simplement horrible, surtout que les dessins sont de qualité exécrable. Et ces livres traînaient sur le rayon à côté des autres B.D. pour adultes mais aussi pour adolescents et jeunes ! ! !

En conclusion, on peut constater que l'homosexualité fait une timide entrée dans le domaine de la bande dessinée. Les œuvres uniquement homosexuelles sont rarissimes. C'est fort dommage qu'elle apparaisse dans un côté qui n'est pas le plus reluisant. Ces fantasmes sont excitants, c'est sûr, mais attention au retour de flammes. Les esprits bien pensants ne

tarderont pas à se manifester si les albums continuent dans cette voie et surtout si les distributeurs continuent à les présenter à côté de Tintin et d'Astérix. Cette soif de violences, de sensations fortes qui se retrouve autant dans les romans, les films, le théâtre, l'actualité, la télévision a donc aussi envahi la bande dessinée. Cette B.D. qui s'adresse de plus en plus aux adultes voyeurs qui n'osent pas (heureusement) concrétiser leurs fantasmes. C'est peut-être par là seulement que cette sorte de bande dessinée est alors bénéfique, valable et intéressante. En tout cas que de chemin parcouru depuis Tintin et Tarzan !

CLAUDE CASANOVA.

M.H.E. MEIER et L.R. de POGEY-CASTRIES

HISTOIRE DE L'AMOUR GREC

Un livre introuvable... cherché et recherché...
que l'éditeur Guy Le Prat réédite enfin

320 p. — 50 F (55 F avec le port)

DOMINIQUE FERNANDEZ

LE PROMENEUR AMOUREUX

« De Venise à Syracuse...
la liberté de vivre en Italie... »

Ed. Plon — 352 p. — 65 F

NOUVELLES DE FRANCE

— N° 83 —

de JEAN-PIERRE MAURICE.

TOUS EN FRICHES.

Le Sage de Mégare, cénobite bien connu en *Arcadie*, m'écrit de sa thébaïde :

« Peut-être avez-vous déjà relevé dans *Le Monde* du 20-3 deux passages qui, sans le vouloir, font apparaître que, dans l'esprit des gens, être homosexuel signifie être prédisposé à tous les vices (ce qui justifierait des actes de violence sur « ce pelé, ce galeux d'où nous vient tout le mal »). Quand on veut abattre ou salir un adversaire, donner créance à une calomnie ou étayer des suspicions, il est courant qu'on lui attache (comme une casserole à la queue... du chat) l'étiquette d'homo !

Dans le premier exemple, on peut lire l'histoire d'un fichier volé par un groupe formé « pour récupérer intégralement notre T.V.A. ... ». Ce groupe aurait envoyé aux intéressés la fiche (ou la copie ?) les concernant. Il s'agissait, pour un grand magasin, de dresser la liste des gens pratiquant le vol à l'étalage. On lisait sur ces fiches des notations comme « homosexuel, toxicomane... ». Il va de soi, n'est-ce pas ? qu'un homo est conditionné par Dame Nature pour ce genre de soustraction frauduleuse !

On voit, par ce biais, la liaison qui s'opère dans l'esprit de ceux qui ont rédigé les susdites fiches.

Cela, bien sûr, ne justifie en rien le vol du fichier et encore moins le fait de mettre au courant les voleurs présumés et leur famille.

Même journal (*Le Monde*) : grand procès contre les assassins d'un collectif d'avocats communistes à Atocha (Espagne). Les deux premiers accusés de ces meurtres ont prétendu qu'ils voulaient seulement faire peur à un dirigeant syndical « communiste et homosexuel ». Nous y voilà ! Dans la perspective ultra-franquiste de ces tueurs, cela doit suffire pour minimiser l'importance de l'affaire. Tuer un adversaire politique n'est qu'une bagatelle puisqu'il est (prétend-on) homo. Voilà ce que l'on soutient devant une cour criminelle à Madrid.

Bon appétit, messieurs !

AUX JARDINS DE THÉMIS.

Mystère à Mulhouse : Un garagiste mulhousien « bien connu », selon l'expression consacrée, a été retrouvé poignardé à son domicile, au-dessus de son garage, sans trace de vol ou d'effraction et sans que le chien ait aboyé. Est-ce suffisant pour que Jean-Marie Stœrkel, dans le quotidien *L'Alsace*, puisse affirmer que « l'assassin se trouve sans doute dans le milieu homosexuel de la ville » parce que M. C.M. (la victime)) « ne se cachait pas d'être homosexuel » ?

C'est un peu court, jeune homme.

Drame en Aquitaine : Jean-Marie Barrère est un être « droit, sincère, sympathique, courtois, charmant, gentil, bon camarade, affectueux, gai, équilibré, sain, loyal, courageux, honnête ».

Ainsi s'expriment la plupart des professeurs des lycées d'Agen et de Nérac, le maire et le curé de Gabarret et le capitaine de l'équipe de France de rugby.

Et ce bon jeune homme aimé de tous, « de son équipe de rugby et de son curé, de ses camarades de lycée, de son proviseur et du maire de sa commune qui ont salué son intelligence vive et sa curiosité d'esprit » (ce n'est pas nous qui le disons mais Dominique Godfrey et Claude Garnier dans le journal *Sud-Ouest* de Bordeaux), cet être « sain, loyal, courageux..., etc., etc. » A ASSASSINÉ DE VINGT-CINQ COUPS DE COUTEAU UN JEUNE HOMME DE VINGT-SIX ANS, Didier, dont les amis sont venus témoigner « qu'il était artiste, intelligent et sensible et assumait sa sexualité avec dignité et discrétion ».

Ah ! mais voilà qui est fâcheux !

Ah ! mais voilà qui change tout, à nos yeux du moins !

Surtout si l'on sait que Jean-Marie (bon jeune homme et assassin) était allé *lui-même* draguer Didier et l'avait emmené chez lui, s'était même déshabillé devant lui !

Alors, pourquoi ?

Il dit « avoir été saisi par la répulsion à la vue de ce corps d'homme nu » (celui de Didier, alors que lui, Jean-Marie, s'est déshabillé le premier !), qu'il a voulu « faire une expérience homosexuelle après avoir vu *Satyricon*, le film de Fellini » (alors qu'il a déjà eu des relations hétérosexuelles régulières). Pauvres excuses ! « Didier, *sans brutalité, sans colère,* fait valoir que c'est Jean-Marie qui l'a invité et lui passe les bras autour du cou pour l'embrasser. »

Confronté à cette tendresse, que fera Jean-Marie ? « Il frappe au ventre un coup très violent. Didier est toujours debout. Jean-Marie frappe encore et encore. Vingt-cinq coups de couteau viendront larder le corps de la victime qui tente de fuir, se traîne vers la porte. Jusqu'au dernier coup à la gorge « pour mettre fin à ses souffrances...

... comme on achève une palombe blessée... ».

Alors, messieurs les notables, où est l'amour ? où est la haine ? qui est le bon jeune homme ? qui est la bête fauve ? qui est l'assassin ? qui est la victime ?

L'avocat de la défense (c'est son rôle mais tout de même...) n'a rien trouvé d'autre que d'opposer les vingt-six ans de Didier (la victime) aux vingt ans de Jean-Marie (l'assassin) en arguant « que l'on ne pouvait reprocher à un gamin d'avoir souhaité tenter une expérience ». Une expérience qui a mal tourné, c'est le moins que l'on puisse dire. Et puis. comme le fait remarquer mon Honorable Correspondant, le cher Georges Castets, délégué d'*Arcadie* en Aquitaine depuis des temps immémoriaux, gamin un étudiant en médecine de vingt ans ? Vieillard un jeune artisan de vingt-six ans ? Allons, tout cela est dérisoire et pitoyable ! Quand cessera-t-on enfin de nous persécuter avec ces questions d'âge ?

Le jury, en condamnant le meurtrier à dix ans de réclusion, a suivi l'avocat général qui a dressé un tout autre portrait de Jean-Marie que celui esquissé par les notables, à savoir : « Egocentrisme, agressivité latente, indifférence affective, émotivité le prédisposent à un certain type de violence. » De plus, sa personnalité « fragile et inquiétante » n'exclue pas la récidive...

Dix ans, c'est peu pour avoir sauvagement tranché la vie d'un jeune être qui ne demandait qu'à aimer et être aimé. Surtout si les inévitables remises de peine « pour bonne conduite » viennent encore raccourcir ce délai de réflexion.

La société aura du moins fait l'économie d'un médecin qui a tué au lieu de guérir, tué...

... comme on achève une palombe blessée.

Encore les chasseurs de sexe : Mes cousins se souviennent peut-être des trois jeunes gens qui, le 7 septembre dernier, à Metz, avaient accosté, place de la Comédie, un jeune automobiliste de vingt-deux ans qu'ils croyaient, *à tort fut-il prouvé,* inverti et lui avaient demandé de se faire reconduire dans le quartier des Plantières.

Là, le conducteur serviable fut littéralement kidnappé, conduit dans un endroit désert où il dut subir d'ignobles sévices et abandonné nu dans la campagne.

L'Est-Républicain nous apprend que Gabriel Gallas, vingt-deux ans, Patrice Dal Degan, vingt-deux ans, et Philippe Kunz, même âge, tous trois messins, ont été condamnés, le 18 décembre, le premier à un mois de prison et les deux autres à un an ferme.

Or, et c'est là que ça devient intéressant, « le ministère public estimant la peine trop légère en raison du passé judiciaire des prévenus fit appel à minima et la cour d'appel de Metz A QUADRUPLÉ LES PEINES : 4 ans d'emprisonnement à Patrice Dal Degan, trois ans à Philippe Kunz et Gabriel Gallas. Plus cinq ans d'interdiction de séjour aux deux principaux prévenus ».

Ils ont formé aussitôt un pourvoi en cassation.

Il n'est pas nécessaire d'espérer pour entreprendre...

Chez Ouin-Ouin aussi ! « Il s'agit de cinq jeunes gens de dix-sept à vingt-deux ans qui décident de dévaliser un homosexuel. Ils se rendent dans un établissement de la rue du Mont-Blanc et chargent le plus jeune de servir d'appât. Cela prit très facilement et le jeune homme fut invité à se rendre au domicile d'un client du café. Les quatre autres compères suivent à distance leur camarade et lorsque celui-ci fut installé avec son hôte dans l'appartement, ils interviennent brutalement... Bien que très choquée, la victime appela cependant la police qui réussit à mettre la main sur les cinq jeunes gens (*venus de Sallanches et Cluses*). Il s'agit d'un mineur de dix-sept ans et demi, de trois Algériens de dix-neuf, vingt et vingt-deux ans, respectivement laitier, rechapeur et sans profession, ainsi que d'un Portugais de dix-neuf ans, menuisier. Tout le butin a

été retrouvé dans la voiture » (*Tribune de Genève*). Tout est mal qui finit bien !

C'est égal, si nous nous mettons à exporter nos immigrés...

Prison sexuelle : Toujours en Suisse. *Genève-informations* se demande si l'univers carcéral fabrique des « esclaves du sexe » ? Non, répond Mme Emery, assistante sociale de la prison Champ-Dollon. Oui, si l'on en croit le GAP (Groupe Action Prison) qui déclare : « Chaque détenu a un Eros-Center dans sa tête ! »

Et l'homosexualité comme palliatif ?

Genève-informations remarque : « En fait, elle n'est guère plus développée en prison qu'au sein de la société. Les nouveaux adeptes sont plutôt rares. »

Trépasse-Muraille lui-même, le journal du GAP, explique « que la plupart des détenus sont fixés dans l'hétérosexualité en raison de leur éducation et de leur origine et que l'homosexualité n'est donc pas, pour eux, une voie de rechange ».

Le bulletin précise encore : « Même ceux qui seraient d'accord pour vivre leur nature homosexuelle ou bisexuelle ne sont pas mieux lotis. Ils sont la cible d'attaques de la part de certains gardiens et même des co-détenus. »

« Apparemment, le taux n'est pas plus élevé qu'à l'extérieur. La prison est une micro-société, donc le reflet, l'échantillonnage de la société tout court. Malgré une promiscuité obligatoire, le détenu reste fidèle à sa nature profonde. L'incarcération, même de longue durée, ne modifie pas sa façon d'être, du moins sur ce plan-là. On ne DEVIENT pas homosexuel à Champ-Dollon. »

Et à Fleury-Mérogis ? Et aux Baumettes ?

Puisque nous sommes derrière les barreaux, restons-y encore un peu.

L'esprit et la lettre : « Les deux détenus s'appellent Georges et Jean. Ils sont homosexuels et ont vécu ensemble dans une cellule de la centrale d'Ensisheim, cette co-habitation pouvant faciliter leur équilibre (*ce n'est pas nous qui le disons !*).

« En juin 1978, ils sont séparés. Georges est transféré à Haguenau. Jean se retrouve à Fresnes d'où il tente d'entrer en contact avec son ami » (*L'Alsace*).

La suite étant trop longue, je me vois obligé de la résumer : donc Georges et Jean essaient de correspondre. Qu'y a-t-il de mal à cela ? C'est une permission que l'on accorde à tous les prisonniers, même en temps de guerre, quand ce ne serait que pour leur soutenir le moral et les encourager à travailler. Mais le directeur de Haguenau ne l'entend pas de cette oreille. Ce tout-puissant monsieur considère qu'une telle correspondance « serait nuisible à la réinsertion sociale des deux détenus ». Georges se désespère. Il parle de son problème à son éducateur qui lui propose d'user des dispositions de la circulaire du 11 juillet 1977 stipulant « que les détenus pourront écrire sans limite et sans autorisation préalable aux éducateurs ». Fresnes n'ayant pas d'éducateur, il envoie la lettre de Georges à l'aumônier qui considère de son devoir de transmettre le message. Hélas ! Jean est transféré à Château-Thierry qui ne dispose pas non plus d'éducateur. On transmet donc, de nouveau, la lettre à l'aumônier qui, cette fois, considère de son devoir de « cafarder » tout le monde au directeur de Château-Thierry qui alerte le directeur d'Haguenau qui...

Bref, du chabanais dans les culs de basse-fosse ! La république en danger pour une lettre d'amour ! C'est intolérable. L'éducateur « indigne » est traduit devant un conseil de discipline qui le sanctionne en proposant sa mutation d'office. Les deux amis sont condamnés au silence. Et à l'incertitude.

La France, ta prison fout le camp !

L'esprit ne souffle pas sur ceux qui prennent leur pied à la lettre.

HOMO SOVIETICUS.

De l'univers carcéral, sous la conduite de Dante et d'Yves Montand, poussons la dernière porte et entrons, vêtus d'une pelisse d'ours et de (pas trop) de probité candide, dans le dernier cercle rouge de l'enfer.

Récit captivant d'Alexandre Dymov (qui a choisi la liberté de s'exprimer) sur l'underground moscovite et les homosexuels russes coincés entre la faucille et le marteau. Ah ! si nous avions su cela, en *Arcadie*, il y a vingt ans, que dis-je, vingt ans, il y a seulement trois ans, à l'époque du congrès ! Nous avons si longtemps et tant et tant glané le moindre renseignement, ausculté la moindre information nous parvenant « de source autorisée » sur ce qui se passe

au-delà du rideau de fer et sur le sort dévolu à nos pareils « là-bas » ! Et puis voici que l'on nous sert toute chaude et palpitante une tranche de vie qui ne laisse rien dans l'ombre !

Que vous soyez communiste de tendance léniniste, trotskyste, stalinienne, titiste, maoïste, européenne, cubaine ou non, vous devriez, cousins, toutes affaires cessantes, vous précipiter chez votre libraire et lui faire la danse des sept voiles pour qu'il vous commande séance tenante le numéro de février de *Lui* où se trouve le long récit vécu d'Alexandre Dymov qui ne peut se résumer — ce que, d'ailleurs, je me refuse à faire par crainte de le trahir.

En attendant — pour vous mettre l'eau à la bouche — voici quelques titres et sous-titres chocs qui donnent un aperçu de la situation : « J'ai eu un choc. C'était un authentique commandant en uniforme impeccable, épaulettes bleues et boutons dorés, qui parlait de lui-même au féminin » — « Sais-tu, me dit-il devant le bureau du directeur du département des visas, pourquoi on a inventé les sacs à main pour hommes ? Pour libérer les culs. Toute cette saloperie comme les clés, les passeports, les portefeuilles, tout cela enlevait au derrière sa forme idéale qu'il a retrouvé » — « Aussi étrange que cela paraisse, c'est Moscou qui est la capitale de l'homosexualité dans le monde. Oui, je dis bien Moscou et pas San-Francisco ! » — « La quasi-totalité de ceux qui avaient effectué leur service militaire selon le principe « trois ans sans femmes » présentaient des symptômes de prostate chronique » — « Chacun de son côté autant que vous le voulez. Mais pas question de le faire par deux ! Cela signifiait que la masturbation n'était pas interdite mais que l'homosexualité était passible de punition. Aucun de nous, du reste, n'y avait même songé avant que n'arrivent les nouveles recrues, essentiellement des Kazakhs. Ils connaissaient mieux que nous la question, ces gars orientaux, mais ils restaient dans leur cercle » — « Les films occidentaux comportant des scènes amoureuses, même innocentes, sont coupés ou interdits » — « Toute allusion à l'acte sexuel peut toujours devenir un chef d'accusation, être interprété comme de la pornographie et aboutir à une arrestation... »

Nous savions déjà que les révolutions et les régimes totalitaires ne peuvent supporter notre individualisme ni nos différences marginales. Tout le monde dans le rang et tout le monde la même soupe ! Mais de là à la castration...

C'est égal, j'attends, nous attendrons tous *L'Homme dédoublé,* roman à paraître chez Lattès, avec la plus grande impatience tant ce diable d'homme connaît Moscou comme sa poche et raconte ce qu'il a vécu avec réalisme : « la surface et l'underground, les bons, les brutes, les truands, les putes, les homos ».

Ce musicien a décidément choisi la grosse caisse !

BESOINS MODERNES.

Ma grand-mère disait le chalet de nécessité ou le *buen retiro,* ma mère les lieux ou le petit coin, ma tante Zézée qui, hélas ! se piquait d'anglomanie, les vécés ou les *lavatories,* mon grand-père, qui avait fait 14-18, les latrines, les pissotières ou l'urinoir et mon père les vespasiennes ou les toilettes. Moi, je dis « les tasses ». Comme tout le monde.

Quoi qu'il en soit, de nouveaux malheurs les guettent. Jusqu'ici, on s'était contenté de les détruire. A présent, on cherche à nous en imposer de nouvelles, fonctionnelles, désodorisées, luxueuses. En un mot, sinistres. Et rapportant gros ! « Finie, l'ancienne vespasienne, adieu, la tasse... », comme dit *Libération,* N° 1878, sous la signature de P. Gavi qui lui consacre une pleine page. Voici venu le règne de la « sanisette », le rêve humide du « génial » J.C. Decaux. Génial, en tout cas, en ce qui concerne ses intérêts puisqu'il a déposé le brevet dans 35 pays (si bien que, même à Bonn, Milan ou Marrakech, nous serons condamnés à la sanisette !).

Versons un pleur sur les urinoirs d'antan : « L'ennui c'est que je fais peur aux bonnes gens. Moi, j'aime bien les bouts de pain qui traînent dans les effluves, j'aime bien les rencontres furtives des pédés, je suis un petit coin d'aventure, je procure le délicieux frisson du trouble apeuré quand les gens furettent, le regard bas, pour ne pas avoir l'air de. On écrit sur moi des numéros, des messages, des obscénités, j'aime ça. »

Voilà ce qu'on pourrait appeler « La complainte de la tasse vide ». Qui oserait prendre sa défense ? Sûrement pas les « honteuses » de la politique ! Non, non, elle est indéfendable. Elle doit disparaître.

D'ailleurs, sa rivale... « Quand je vous disais que tout était prévu. La porte, elle est un peu dure à pousser pour que les enfants ne s'amusent pas et pour dissuader d'entrer à deux. Ah ! le péril homosexuel ! Alors, pardon, à deux,

chez moi, faudra se tasser. Remarquez, il y a des poignées... Si quelqu'un venait à rester trop longtemps... il y a une petite sirène qui retentit après vingt minutes. »

Charmant !

Sans commentaires. D'ailleurs, en bon arcadien, je ne me connais point à ces choses-là, comme disait mon bon maître Poquelin, sur le plan de la drague. Sur le plan de la « vie quotidienne », c'est une autre paire de... manchettes. Personne, pas même le cher Baudry, ne m'empêchera de regretter la poésie des tasses d'antan, le dolce farniente et la décontraction qu'elles m'inspiraient, le sentiment de liberté et, comment dire ? de sécurité, oui, que je ressentais en lisant mon journal tranquillement, bien installé, au frais durant la chaude saison. Et puis, enfin, c'était le dernier signe d'égalité et de fraternité, la dernière trace des grandes conquêtes de 89 ! Ça compte, ça ! Ah ! l'univers de béton et de fer que nous laisserons à nos petits-neveux ne sera pas drôle à vivre. Il vaudra le goulag ou peu s'en faut.

Libé nous en promet une vingtaine par arrondissement. De 6 h du matin à 23 h Et de 23 h à 6 h du matin ? Un amendement à la loi interdisant d'uriner contre les clôtures solutionnera probablement ce délicat problème.

En attendant, on peut se demander qu'est-ce qui fait courir Decaux ?

Il est vrai qu'en France si le ridicule ne tue plus, l'argent a de moins en moins d'odeur.

LES MASS, LA PRESSE ET NOUS.

Une tendre amitié : « N'ayons pas peur des mots : l'amitié entre Proust et Reynaldo Hahn fut une amitié homosexuelle » a « révélé » (?) Bernard Gavoty, évoquant avec ferveur le souvenir du musicien qu'il a bien connu dans « Les Grands Mystères de la musique » sur TF 1 (propos rapportés par *L'Aurore*).

Pavane pour une infante défunte.

Nuit féline : « L'histoire est celle de Marcel, travesti sur le retour, qui vit en banlieue où il s'est transformé en gardien d'un refuge de chats » (Sur A 2 — compte rendu élogieux du *Parisien libéré* par Florence Mirti).

Solitude d'un marginal.

L'antenne est à vous : « Nous ne sommes ni pervers, ni déséquilibrés malgré tout ce qu'on vous a raconté. Pas question de changer pour vous faire plaisir : c'est à vous d'arrêter, d'avoir peur. Vous vroyez que n'importe quel homme est bien assez bon pour nous ? Nous n'avons pas besoin de faire du prosélytisme : nous sommes cinq hommes sur cent. Il y a tellement de gens qui prétendent vous expliquer qui nous sommes qui nous avons décidé de parler pour nous. » Ainsi s'est exprimé le groupe homosexuel de Genève sur l'antenne de la Suisse romande.

Le journal *La Suisse* rend compte avec Maxime Chatenay qui débute ainsi son article : « Une trentaine de coups de téléphone à chaud et pas tous d'insulte... « C'est relativement peu, nons en recevons bien davantage lorsqu'une émission sportive accuse du retard », note Claude Torracinta, le patron de l'information à la TV. »

On a écouté leur différence.

Honte à la TV Romande ! Ça n'a pourtant pas plu à tout le monde. Ainsi, un certain Claude Jacot brave le ridicule en écrivant dans... *Bouse-autos* (avec un seul « s » SVP) : « Cette émission... reproduisait des scènes pornographiques..., une telle émission, vue probablement par des centaines d'adolescents seuls à la maison, dont les parents travaillent ou sont sortis, est un défi à la liberté telle que nous la concevons... Il y a des jours où l'on souhaiterait avoir un Ayatollah comme Maire de Genève ! Grâce à la TV romande, j'ai compris que la décadence de l'Occident existe. »

A titre de preuve et de son goût, voici l'histoire berdache qui illustre cet article : « Trois légionnaires, égarés dans les sables africains, ont été capturés par les gardes d'un sultan arabe au moment où ils venaient de s'introduire dans son harem. On les ammène enchaînés au pied du trône et le sultan leur déclare :

— Quiconque a tenté de séduire mes femmes doit périr par où il a péché... Cependant, vous aurez le choix du supplice qui vous privera de vos attributs virils.

Vous, le premier, que faisiez-vous dans l'existence ?

— J'étais bûcheron, fait le gars piteusement.

— Alors, on vous le hachera. Et vous, le second ?

— J'étais pompier.

— On vous la brûlera.

Le 3e légionnaire se met à sauter de joie et s'écrie : « J'étais marchand de sucettes ! Marchand de sucettes ! » (*Bourse-Autos*, N° 19.)

Je trouve ces automobilistes bien imprudents. *Si Khadafy lit cette histoire, il est capable de leur fermer le robinet (du pétrole).*

Gai Luron, ce Collaro ? Un qui se prend pour le premier moutardier du pape, c'est Stéphane. Le micro lui est monté à la tête, s'il faut en croire *L'Aurore*, N° 11015. Il est vrai que Thierry avait osé dire : « Cette fille est tellement bête qu'elle pourrait être la fille de Collaro. » Ce qui n'était, hélas ! que trop vrai. Cela se passait sur l'antenne de France-Inter. Dès le lendemain, sur Europe 1, la bombinette Collaro éclatait à neuf heures moins le quart : « Le Luron, comme chacun sait, est la reine... détente. »

C'est fou ce qu'on s'aime !

Frère Jacques ? Paul Wermus, dans *France-Soir*, écrit : « Jacques (?) Baudry, Président (re-?) du Mouvement « Arcadie » (c'est donc bien le nôtre) prétend que le parti communiste et lui sont seuls capables de rassembler autant de monde (pour les Journées nationales de l'homosexualité, les 1er et 2 novembre prochains)... « Je vais demander audience au chef de l'Etat pour obtenir la création d'un Monsieur Homosexuel. Si tout le monde se défile, je serai volontaire. » Chiche ?

Monsieur ferait jaser mais ça ferait du bruit.

A Dalidada : « Entendu sur A 2 Dalida approuvant le sénateur Caillavet qui revendiquait en faveur des homosexuels le droit à la différence : « Certes, a-t-elle renchéri, il faut reconnaître à l'homme le droit à la marginalité, à condition qu'il ne chevauche pas la liberté de son voisin. »

« Oui, mais alors comment ? Même en amazone... » (*Le Canard Enchaîné*, N° 3092.)

Et in Arcadia ego !

JEAN-PIERRE MAURICE.

LA S.N.C.F. DEVANT L'HOMOPHILIE

La S.N.C.F. a récemment accordé des réductions de tarifs à diverses catégories d'usagers, notamment aux « couples ».

Dans certaines conditions de dates et d'heures, vos voyages peuvent être plus économiques par réduction de 50 % en période « bleue », et par conséquent ces dispositions peuvent éventuellement vous concerner.

La notion de « couple » est précisée par la S.N.C.F. en ces termes :

« que vous soyez marié ou *cohabitant* ».

La cohabitation n'est pas nécessairement liée au mariage. Le *Littré* en donne deux définitions, dans l'ordre :

« (terme de Droit)
« Etat de deux *personnes* qui habitent ensemble.
« Etat du mari et de la femme qui vivent ensemble. ».

Quant au mot « couple », il se définit, selon les Dictionnaires français courants, à peu près dans les mêmes termes :

Littré :

« Le mari et la femme, l'amant et l'amante, ou *deux personnes vivant ensemble* dans des relations d'*amitié* ou d'*intérêt*.

« Ex.) La Fontaine, VII, 12. »

Bescherelle :

« Deux *personnes* unies ensemble par mariage ou par *amour*.

« Se dit encore de deux *individus unis* par un *sentiment quelconque* qui les rend propres à *agir de concert*. »

« (Ex.) Un couple d'amis.

« Oreste et Pylade étaient un couple d'amis. »

Robert :

« ... Couple se dit aussi de deux *êtres* réunis par un *sentiment* ou un *intérêt* communs.
« (Ex.) Un couple d'amis, un couple de fripons.
« La Fontaine, VII, 12.
« Racine, Esther, II, 3. »

Larousse (diverses éditions) :

« Homme et femme...
« Réunion de deux *personnes* animées d'un même *sentiment*, d'une même *volonté*. »

L'exemple tiré de La Fontaine, VII, 12, que citent tous les Dictionnaires est caractéristique. Il s'agit de deux *amis* dont l'un « court après la Fortune » et l'autre « l'attend dans son lit » :

Certain *couple* d'amis, en un bourg établi,
Possédait quelque bien...

L'histoire a pour réplique la célèbre fable des *Deux Pigeons*, XI, 2, parallèle à la première, mais sous forme animale. Ici, le terme de « couple » n'apparaît pas, mais les deux partenaires se traitent par deux fois de *frères*, qui

s'aimaient d'amour tendre

répondant donc bien à la définition du « couple ».

Chez Racine, Esther, II, 3, il s'agit d'un « couple perfide » formé de deux gardiens du palais complices d'un « attentat parricide » — exemple peu édifiant au point de vue des mœurs, certes, mais éclairant en fait de vocabulaire.

On trouve la même expression chez Boileau, Satires, XI, 140-143 (cité par *Littré*) à propos d'allégories pures et simples :

L'Honneur... et l'Equité sa sœur
..... ce couple adoré

citation sans rapport avec nos problèmes, mais utile seulement pour bien indiquer que la notion de « couple » est bien loin d'être réservée à des relations maritales.

En définitive, il serait difficile à la S.N.C.F. de refuser aux couples homophiles le droit d'accéder aux nouvelles conditions tarifaires économiques, à moins de vouloir détourner les mots de leur sens normal, traditionnel, conforme à l'usage bien attesté de la langue française.

Je pense donc qu'il convient à chacun de nous d'adresser aux gares les demandes nécessaires — avec preuves de cohabitation à l'appui à condition bien sûr de remplir les conditions voulues — et, en cas de refus au niveau local ou régional, d'intervenir au sommet, à la Direction Générale, avec toutes les précisions lexicales données dans cet article.

ALAIN ROMÉE.

NEVERMORE

Il faut qu'un jour cela finisse !
Va-t-en ! car je me sens moins seul
Quand tu es loin de moi, Narcisse !
Je roulerai dans un linceul
Nos souvenirs d'amour factice.
L'oubli parfois a ses délices...

O combien follement j'avais rêvé d'amour,
De goûter un bonheur sans ombre, sans détour !
Je rêvais d'être deux à se dire : je t'aime,
Mais toi, tu ne cherchais qu'un vulgaire plaisir.
Jamais tu n'as aimé un autre que toi-même.
Tu voulais recevoir et non pas t'enrichir
Des dons de soi qu'une âme amoureuse dispense
Sans espoir de retour... Va-t-en ! Que ton absence
Apaise mon chagrin et sois ma récompense.

EUGÈNE DYOR.

L'HOMOPHILIE EN AUTRICHE

Depuis quelques mois, il existe deux groupes homophiles en Autriche (Mânnergruppe, homosexuelle Initiative).

L'un à Vienne, autorisé par la police.

L'autre à Salzburg qui attend encore l'accord de la police (Verreinspolizi).

Premier but : améliorer la situation des homophiles en Autriche. Jusqu'à maintenant la constitution et la formation d'un tel groupe était formellement interdit par la loi, chaque amélioration de la vie des homosexuels implique un changement de la législation, laquelle interdit strictement toute organisation qui ferait de la « propagande » pour la vie homophile. Ce qui est surprenant dans un pays relativement libéral comme l'Autriche.

Jusqu'en 1970, toute activité homosexuelle masculine était interdite par la loi (article 175 du code pénal), loi datant essentiellement de l'époque nationale-socialiste. Une réforme fut promulguée en 1970, autorisant les activités homophiles entre majeurs.

Sous la pression de la conférence épiscopale catholique on ajouta cependant quelques restrictions à cette partielle libération. Précisons que la majorité est à seize ans pour les femmes, et à dix-huit ans pour les hommes, que la prostitution féminine est autorisée, que la masculine est interdite, et qu'il est donc également interdit aux homosexuels de s'organiser sous forme de clubs ou d'associations. Manifestations et publications sont aussi interdites (bien que des revues d'origine allemande soient vendues dans les kiosques).

La majorité de la population autrichienne a une attitude relativement intolérante en tout ce qui touche à la sexualité. Elle est exclu des discussions publiques. Ou même simplement niée. Cette « moralité publique » se manifeste dans une grande agressivité contre toute « aberration » sexuelle

En donner une analyse n'est pas aisée, il y a beaucoup d'éléments : tradition catholique, intolérance de l'église en matière sexuelle, héritage du nazisme, situation particulière de l'histoire de la nation autrichienne, attitude de la presse, de la radio, de la télévision et la ligne officielle des partis politiques face à la question homosexuelle. Cela va du refus total à une certaine tolérance graduelle. Le parti populiste (Volkspartei) a une attitude plutôt négative vis-à-vis de cette question ; le parti libéral (Freiheitliche partei) est partagé mais également plutôt négative, le parti socialiste montre une tolérance modérée, c'est sous le gouvernement socialiste minoritaire à cette époque que la loi a été modifiée.

Nos activités ont été inspirées à la suite d'une émission de télévision « Club 2 », avec discussion sur l'homophilie à laquelle a participé le réalisateur allemand Rosa von Praunheim.

Nos buts déclarés sont : surmonter entre nous-mêmes nos attitudes de discrimination par une amélioration de notre propre sentiment, changement de l'opinion publique, possibilité d'une information approfondie, allant au-delà de ce qui s'écrit dans des guides divers, presse homosexuelle, abrogation de tous les paragraphes existant dans les lois et qui limitent nos droits. Nous considérons l'expression de la sexualité comme un droit fondamental de l'homme.

Des femmes sont dans notre groupe.

Nous voulons aussi une certaine solidarité avec les autres groupes qui défendent les minorités.

Beaucoup de difficultés nous attendent. Nous avons confiance.

Le groupe de Salsburg.

MARC

C'était un merveilleux après-midi d'automne. J'errai, solitaire, sous un doux soleil qui dorait les feuilles jaunies des arbres de la place de mon village.

Aucun bruit ne troublait l'air, tout me semblait calme, reposant et je poursuivais ma promenade comme aspiré par ce silence bienfaisant.

J'étais tellement absorbé par cette apaisante nature que je n'entendis pas venir une voiture qui, c'est vrai, roulait doucement. Elle me dépassa puis s'arrêta à quelques mètres devant moi. Il me sembla que le conducteur, qui était seul, me faisait signe... Je doutais que ce fut pour moi, regardais alentour mais ne vis personne. Alors je m'approchais et fut tout surpris de reconnaître Marc au volant de cette très confortable voiture. Son beau sourire, amusé, guettait mon étonnement...

C'était un fort joli garçon de dix-neuf ans que j'avais connu tout enfant au village où je passais mes vacances tous les ans.

Il me fit part avec gentillesse et simplicité de sa relative réussite : d'une origine humble, il avait su se faire, malgré sa jeunesse, une situation que bon nombre de ses aînés aurait pu lui envier. Ce dont je le félicitais sincèrement. Je sus, par la suite, qu'il ne s'était pas vanté, ce qui d'ailleurs, ne lui aurait guère ressemblé. Je connaissais bien sa droiture et tout en lui respirait la franchise. A l'école jadis son intelligence et son application l'avait toujours maintenu en tête de la classe. C'était un de ces jeunes hommes que l'on est heureux de rencontrer dans la vie et dont la sympathie est bien réconfortante.

Nous avons bavardé un bon moment, puis en me disant au revoir, il m'apprit que son travail l'obligeait à partir le lendemain matin de très bonne heure, mais qu'il serait rentré le soir même.

Presque sans m'en rendre compte je lui dis : « Quand te reverrai-je ? » J'avais en parlant posé machinalement la main sur la portière de la voiture dont il avait baissé la glace.

Il mit sa main sur la mienne et me regardant dans les yeux, il me répondit doucement : « Très bientôt... » puis rapidement il mit sa voiture en marche et disparu, me laissant sur place, immobile, heureux mais craignant tout de même d'avoir mal compris, car jusqu'alors il avait toujours évité de répondre quand j'abordais cette question...

Je repris ma route lentement et tous les souvenirs que j'avais de lui me revenaient en mémoire

.....

Ainsi, à la fête des écoles où, enfant, il participait avec entrain aux chants et danses organisés pour les élèves, j'avais déjà remarqué son regard clair et son franc sourire.

A cette fête il y avait des jeux avec de petits lots que les gosses emportaient heureux quand ils avaient gagné ! Je voyais mon petit gars qui errait à travers les stands où, fils de parents pauvres, il ne participait guère...

Et je me souvins qu'à l'une de ces fêtes, avec la complicité de la personne qui tenait le stand, je lui fis gagner un bocal avec deux petits poissons rouges qu'il regardait depuis longtemps ! Ah ! ces yeux pleins de joie que je vis ce jour-là... Mon Dieu, comme la vue d'un gosse heureux fait chaud au cœur...

Puis le temps de l'école passa.

Ce fut le travail et les années se succédèrent...

Je le vis moins souvent. Mais lorsqu'il me rencontrait par hasard, il s'arrêtait toujours pour me saluer, bavarder un instant, toujours aussi souriant, aussi agréable. L'enfant était devenu un bel adolescent, puis un magnifique jeune homme et j'avais suivi cette métamorphose d'année en année...

Puis un jour, sans trop savoir pourquoi, je lui envoyais une carte pour son anniversaire. Je crois que c'était pour ses dix-huit ans...

Des mois passèrent...

Puis un soir, alors que je me promenais au village, il arriva à ma hauteur, monté sur une superbe moto. « Je vous ai vu passer, me dit-il, toujours souriant, et je suis venu vous remercier de votre carte qui m'a donnée une grande joie : c'est la première fois que quelqu'un pense à mon anniversaire. » Et il tira la carte qu'il avait dans

sa poche. Il était tout heureux de ce simple geste et j'en fus très ému. Je crus alors que je pouvais lui offrir de venir me voir un jour chez moi. Il ne refusa pas mais ne promis rien. Ce jour-là, je l'ai attendu en vain...

Mais aujourd'hui j'avais l'intuition que nous nous étions enfin compris... Sa main sur la mienne, son regard éloquent et droit ainsi que ces deux mots qui résonnaient encore à mon oreille « Très bientôt »...

J'avais bien le droit d'espérer que cette fois le bonheur était là, tout proche...

.....

Le lendemain matin, au petit jour, dans un épais brouillard, sur la route verglacée au milieu d'un virage on retrouva le corps de Marc dont la jolie tête avait roulé sur le plancher de sa voiture brisée.

P. CHALLES.

LE REGARD DES AUTRES

Actes du Congrès international de Paris 1979

Toutes les conférences — Les carrefours
Les tables rondes — Les discours
Les communications des représentants de l'étranger

260 p. — 35 F

CHRISTIAN GURY

LES VERGERS DE SODOME

— 20 F —

JOURNÉES NATIONALES D'ARCADIE
PARIS — 1er et 2 novembre 1980
PALAIS DES CONGRÈS
(porte Maillot)

LES DROITS DE LA PERSONNE HUMAINE
CONFÉRENCE — TABLE RONDE

Après le vote à l'Assemblée Nationale les Arcadiens et les Arcadiennes doivent plus que jamais être présents à ces journées nationales.

L'OISEAU QUI NE VOLAIT PLUS (1)

par CLAUDE ARMEL.

D'un côté, Alexandre est quasi satisfait que Betty l'ait surpris l'aure soir : l'arrivée inopinée de sa sœur lui a permis en effet de se libérer du poids d'un secret qu'autrement il n'aurait jamais eu le courage de dévoiler ; de l'autre, c'était moins heureux : il est indéniable que l'incident avait précipité le départ de Denis. Le garçon aurait bien pu se résoudre à prolonger son séjour, les autres, après tout, s'en seraient accommodés.

Depuis quatre jours, aucun signe de vie ; Alexandre ne parvient pas à admettre la disparition de son favori. L'enquête rapide menée auprès des jeunes gens de la station n'a rien révélé de plus. D'ailleurs il a fallu se lancer

(1) Voir *Arcadie*, n° 316.

dans une description détaillée du personnage pour se comprendre. Sans motif apparent, Denis n'avait pas tenu à leur confier son véritable prénom... « En tous cas on ne l'a pas revu, si toutefois c'est bien de lui qu'il s'agit ! » Alexandre calcule qu'avec ce qu'il lui a donné, l'adolescent a dû déjà avoir épuisé ses ressources et courir une autre aventure.

Mais l'homme déçu le serait encore bien davantage s'il pouvait deviner que Denis regrette amèrement d'avoir eu des complaisances à son égard. La raison est suffisamment sérieuse à ses yeux pour que le garçon ait éprouvé le besoin de l'écrire à Mino, Mino le camarade d'enfance, Mino le compagnon des bons puis des mauvais jours.

Bien caché, mais à peu de distance, dans un bar-hôtel du Val-Claret, Denis parcourt à nouveau ces pages avec gravité. Toute sa vie se résume dans ces quelques lignes : des relations familiales impossibles entre un père indifférent et une mère castratrice et snob, un copain, leur complicité au collège puis au lycée et bientôt leurs divergences : Mino ne comprenait pas « ça » et il avait gentiment mais fermement repoussé ce genre d'avances..., l'escalade ensuite : mauvaises fréquentations, drogue, arrestation, condamnation, renvoi du lycée, reniement paternel, hôpital, fugue, rechutes, trichloréthylène, vagabondage... Mino était devenu le témoin impuissant de sa déchéance. « Pauvre Mino, merci pour tout mais, désormais, tu n'y pouvais plus rien..., nous étions trop différents l'un de l'autre. Bien sûr, si nous nous étions aimés, aimés vraiment, que n'aurions-nous pas construit ensemble ! »

Le garçon relit avec encore plus d'attention sa dernière page qu'il juge la plus importante et aussi la plus belle :

— De voitures en camions routiers j'avais échoué à Montauban, découragé, plus que jamais malade, au bout du rouleau. Or cette nuit-là, un visage s'est penché sur moi ; le visage de quelqu'un qui pour la première fois m'a regardé sans me juger, sans me condamner... mieux que toi Mino, pardonne-moi encore. Ce devait être l'aube. Leur pont neuf au loin ressemblait à un cauchemar. La mort aussi doit ressembler à un pont. J'avais vomi partout, je crachais mon cœur à force de tousser. Le gars — un beau gars en uniforme, jeune, si tu savais ! — avait dû m'étendre sur le banc où je me trouvais. Il m'a expliqué qu'il devait rentrer à la caserne et qu'il serait bientôt six heures mais c'était sans importance. Au départ, aucun sermon, rien, il

m'a seulement parlé de la Savoie où il habitait, des montagnes, des fleurs, de la saleté des hommes et des villes partout ailleurs..., une voix inoubliable à la fois douce et chaude, comme je les aime. Brusquement, il m'a donné envie de vivre, de vivre autrement. Vidant mon sac, sans doute à la recherche de pièces d'identité, il avait trouvé le coton et le trichlo, il avait dû comprendre aussitôt ; pourtant le truc est peu connu... Son geste m'a frappé : après avoir vidé à terre le fond de la bouteille, il m'a embrassé puis m'a dit : « si ce simple baiser a eu pour toi un sens, tu ne rempliras jamais plus d'autre bouteille ; ce sera ta façon de me rester fidèle ».

En avait-il deviné des choses en si peu de temps ! Combien j'aurais donné alors pour le suivre, le suivre n'importe où : c'était impossible..., impossible, toujours ce mot en travers de ma destinée.

Poursuivant ma route, je suis arrivé aux abords de Tignes. J'avais acquis la conviction que c'était au cœur des Alpes que tout se passerait. En fait, tout va bien se passer ici même, dans un chalet où on m'avait accueilli et où, sans le vouloir, j'ai flanqué le désordre parmi les occupants. Je me suis temporairement réfugié au Val Claret après les avoir quittés..., le Val Claret, c'est vrai que tu ne connais rien de tout ça. Ils ignorent où je suis passé, croyant probablement que j'ai pris la tangente ; pourtant il faut que j'y retourne, mais comment rentrer à nouveau dans leur monde clos ? J'ai enfin rencontré là-haut celui que j'attendais..., ce sera lui ou personne, plus jamais personne.

Adieu ma vieille ; surtout ne cherche pas à me rejoindre ici : le temps que tu débarques, ça sera terminé d'une façon ou de l'autre.

Denis.

Le garçon a fébrilement cacheté l'enveloppe comme si le papier lui brûlait les doigts. Il a destiné une seconde lettre à son frère aîné Poly. Y revenir lui semble inutile, c'est une affaire classée ; à peine quelques formules banales, deux ou trois mises au point et hop, le tour est joué. C'est maintenant, vraiment maintenant que le plus dur l'attend.

Emu, épuisé, le garçon flirte avec son verre vide. A la table voisine un sexagénaire à demi chauve, la bouche lippue, lui a souri. Il insiste. L'adolescent soutient son regard avec force jusqu'à lui faire baisser les yeux et il murmure, savourant sa victoire : vieux cochon !

*

Evénement tout à fait imprévisible et sans précédent, Betty a quitté le chalet sous prétexte d'aller retrouver une de ses amies aux Boisses. L'atmosphère doit y être meilleure puisqu'elle leur a écrit qu'il ne fallait pas l'attendre avant une bonne semaine.

— On se demande de plus en plus ce qu'on est venu faire ici ! — soupire Raoul. Jean-Pierre a hoché la tête sans rien ajouter. Si on s'attendait à un été pareil ! En six ans, c'est bien la première fois qu'on assiste à une telle débâcle. Et Raoul de battre à nouveau sa coulpe :

— Tout ça est de ma faute... si au moins j'avais eu la sage idée de ne pas parler de cet oiseau-là, fichu oiseau de malheur car, bien évidemment, tout vient de là.

— En tous les cas — observe Jean-Pierre — l'histoire nous fournit la réponse que nous attendions ; tu te souviens, je pense de notre discussion au sujet de la fatalité et du destin, le premier soir ? Chance ou malchance, bonheur ou désespoir, ce qui doit être est, voilà tout.

— Et Alexandre qui ne cesse de patrouiller la station avec sa méhari, en nous laissant mariner ici — grogne Raoul — Ce qu'il a pu changer. Je me demande par moments s'il a gardé sa jugeote. Finalement, si l'on veut bien aller au fond des choses, que représente un morveux comme Denis pour lui ?

— Justement, nous y voici !

Raoul a bondi :

— Comment, encore ? Mais on n'en sortira donc jamais ?

La méhari vient de s'immobiliser au pied du chalet. Malgré la réverbération du pare-brise, on distingue nettement la silhouette du passager encore vissé sur le siège. Alexandre le rassure et lui fait signe d'approcher.

Denis s'est extirpé du véhicule ; il avance à pas comptés, hésitant.

A la différence de son voisin, Jean-Pierre a immédiatement saisi ce qui d'emblée devrait frapper tout esprit attentif : sous le frond pâle et étroit du garçon, soulignées par des sourcils très noirs dont la sinuosité avait jusque-là échappé, s'arrondissent deux prunelles couleur noisette. Elles sont fixes, inexpressives, rivées sur un objectif indéfinissable. Le regard plane dans le vague comme si les interlocuteurs étaient devenus transparents.

Accablé, Raoul hasarde un trait d'humour à l'intention de Jean-Pierre :

— Quelle référence « d'encoctoqué » vas-tu nous servir cette fois, sans doute l'Eternel Retour ?...

Songeur, l'agressé lui répond sans dureté :

— Non, cette fois, c'est la fin d'Œdipe !

En un éclair, Alexandre a mesuré tout ce qui sépare ses deux compagnons. Les pensées de Raoul titubent au milieu d'un tel chaos tandis que pour Jean-Pierre, le moindre détail touchant à Denis paraît clair, directement accessible. Vaguement anxieux, il a tenu à préciser :

— Je vous le ramène en piteux état. Loin de nous, apparemment, il ne fait que des bêtises : plus de lunettes à présent ! Ce qu'elles sont devenues ? brisées, en miettes... une pirouette d'acrobate en essayant une Bultaco, et voilà le beau résultat : deux dixièmes à chaque œil : admirez l'épave !

Quasi incrédule, Raoul s'étonne :

— Pour mettre une monture dans cet état, il faut y rouler au moins huit fois dessus !

— Excuse-moi, j'ai pas compté ! — lance le garçon avec une effronterie qu'il semblait avoir perdue.

Alexandre s'embourbe dans une série d'explications alambiquées pour indiquer de quelle manière il a pu remettre la main sur le naufragé. Il se tenait devant les garages souterrains, ne réalisant pas encore bien ce qui lui arrivait. Il a fallu beaucoup discuter pour le décider à revenir... Réparer les dégâts va être commode !

Jean-Pierre scrute de plus près le visage hermétique de l'adolescent. Ce dernier lui dédie une sorte de sourire en forme d'interrogation, comme un appel au secours que lui seul pourrait déchiffrer. Il est aisé de noter que l'accident, si accident il y a, ne s'est pas produit hier ni même ce matin. C'est récent, très récent : les ailes du nez fragile accusent encore le poids des verres.

Devançant Alexandre, alors que Raoul s'est replongé dans la lecture de son magazine, Jean-Pierre dit simplement :

— Tu n'y perds rien ce soir, mon grand, les montagnes sont entièrement cachées. Demain, demain tout devient pos-

sible. Nous tenterons de réparer ça ; je trouverai de quoi te faire dépanner à Chambéry...

Raoul n'ose pas en croire ses oreilles. Quant à Alexandre, interdit, renonçant à en dire plus, il a trop bien compris le sens profond de ces simples paroles. Avoir vraiment tout prévu, tout prévu sauf cela !

Et Denis maintenant calme, détendu, qui n'a pas bronché...

On a improvisé un dîner sur le pouce. Denis a obtenu la permission de se retirer très tôt pour dormir dans la pièce voisine. Une respiration sifflante, régulière signale son sommeil. Au dehors, l'orage se prépare, cerne le chalet, éclate enfin. Le pré ébouriffé par les rafales successives rejette une eau boueuse. Elle déferle en torrents sur le perron.

Dans un coin de la salle à manger, l'épaisse chandelle des amitiés anciennes achève de se consumer. Elle brûle sur son trépied de fer avec des palpitations de cœur malade. La flamme s'est enfoncée dans la cire rose, creusant un trou béant et sanglant. Accroché dans l'antichambre, le coucou pousse par intermittence son petit cri moqueur et stupide.

*

Si les choses muettes ont une âme, comme le veut le poète, elles sont donc les témoins impassibles de nos joies et de nos drames. Le chalet « Amour des cimes » avait abrité naguère d'innombrables fêtes ponctuées de rires et de chants. Qu'il faisait bon savourer ces heures d'insouciance que l'on croyait promises à un avenir sans nuage. C'était compter sans l'érosion du temps, sans les espièglerie du hasard, sans le lent mais inexorable empoisonnement du mensonge...

Durant plusieurs mois les volets sont demeurés clos. Raoul, parti fâché, ne reviendra sans doute jamais depuis que le groupe des « quatre inséparables » s'est désintégré. Après tout, la chute brutale de « l'oiseau blessé » parmi eux n'avait pu être qu'un simple accident hâtant de quelques jours seulement une rupture qui tôt ou tard se serait produite.

Seuls les Dieux, s'ils existent, sont éternels ; ne vivons-nous pas sans nous en douter bien souvent un perpétuel divorce ?

Fréquentant d'autres amis, Betty à présent dédaigne la station. Alexandre, lui, y revient à intervalles réguliers,

rarement seul. Il collectionne des liaisons éphémères qu'on ne saurait désigner du doux nom d'amitiés. Il est vrai que lal majesté d'un site peut tout ennoblir ; l'enchantement du paysage donne une apparence moins futile à ses débordements. En ces circonstances, le chalet retrouve un semblant de vie ; il a pu préserver sa raison d'être. A la faveur de certains week-end, on peut voir les fenêtres entrouvertes et les petits rideaux de percale bleue flotter dans la brise légère du matin...

Le sort envers Jean-Pierre semble, en revanche, avoir été beaucoup plus favorable. Il apparaît un peu comme le héros d'une épilogue heureuse puisqu'il s'apprête à fêter les vingt ans de Denis. Devenu son protégé, le garçon s'est considérablement bonifié. Soigné de sa personne, délivré de ses pesantes lunettes grâce au port de lentilles, premier cadeau de Jean-Pierre dès leur arrivée à Paris, il mesure chaque jour davantage le prix d'une affection. Aurait-il seulement osé espérer un tel miracle ? La profondeur du sentiment qui les unit se lit sur leurs visages jusqu'à l'indécence... mais les autres, tous les autres, ce qu'on peut s'en moquer !

Bien que sérieusement contrariée de n'être pour rien dans cette sorte de résurrection, la famille G... à Nantes s'est félicitée de revoir ce fils dans d'aussi bonnes dispositions. Une trêve tacite s'est conclue. Denis a pu disposer enfin de ses affaires et emporter tout ce qui normalement lui revenait. Seul le père avait refusé de serrer la main tendue de Jean-Pierre. Il ne comprenait pas, ou ne voulait pas comprendre. Cette histoire le gênait, dérangeait ses principes, choquait son bon sens. En outre, il était peu disposé à réviser son jugement à l'égard d'un enfant qui pour lui resterait toujours un inconnu. N'avait-il pas déclaré à Jean-Pierre, au moment de leur départ, départ que Denis souhaitait définitif :

— Occupez-vous de lui si cela vous chante... mais permettez-moi quand même de m'étonner. Jusque-là, Denis n'a vraiment intéressé personne, pas même moi !

Qu'importaient les sarcasmes, s'étant aussi affranchi du Poppers, les bronches assainies, le teint plus coloré, Denis se trouvait soudain libre parce qu'il tenait sa victoire. Les plus belles victoires sont celles que l'on remporte sur soi. Une vie exaltante s'ouvre maintenant devant lui ; il la tâte du bout du pied, elle est sous ses pas. Phénomène rare

chez lui, il exprime sans se lasser sa reconnaissance à Jean-Pierre, sans jamais avoir l'impression de s'abaisser.

— Oh moi, tu sais, mes mérites ne sont pas bien grands ! J'étais là, c'est tout.

— Je me suis trouvé dans la mouise pendant des mois et des mois, beaucoup auraient pu être là... mais rien ; toi seul m'as écouté et as su me comprendre, me prenant au départ tel que j'étais et sans attendre quoi que ce soit en retour. Voilà qui, à présent, t'a rendu irremplaçable — et Denis conclut : depuis Poly, mon initiateur de frère, jusqu'à Alexandre : c'est le vide complet, rien ne subsiste. C'est uniquement Jean-Pierre qui compte et qui comptera car jamais je ne te quitterai.

Attablés sur la terrasse d'une coquette auberge, en plein massif des Dolomites, à l'heure où les roches s'empourprent vers le déclin du jour, les deux amis poursuivent leur entretien. Ils ont déjà plus de cent fois abordé cette question. Saisissant les mains de son jeune compagnon, Jean-Pierre trouve une nouvelle fois le courage de lui dire :

— Mais si, mon grand, tu me quitteras, il faudra forcément que tu me quittes tôt ou tard. Cela fait partie de l'ordre établi en ce bas monde...

— Voilà que tu recommences ; tu sais pourtant que les moindres larmes m'irritent inutilement les yeux !

Jean-Pierre répète avec force :

— Il le faudra nécessairement car, vu ta jeunesse, tu es appelé à une existence différente de la mienne... Regarde là-haut, ce sont des éperviers !

Plusieurs rapaces se sont mis à évoluer en un étrange ballet autour des pics escarpés.

— Sais-tu — reprend Jean-Pierre — je voue une admiration sans bornes à leur témérité, à leur puissance. Chaque être vivant a sa raison d'être. Leur raison d'être à eux, c'est l'espace et si par malheur une blessure jette à terre un des leurs, il meurt ou il y retourne.

Denis a suivi du regard un long instant le frénétique carrousel des grands oiseaux ; il médite en soupirant. Jean-Pierre n'est pas encore certain d'avoir su trouver les mots qu'il fallait et il poursuit, comme parlant à lui-même, pour se convaincre :

— Notre richesse aura été de nous rencontrer un jour et de cheminer ensemble quelque temps en conjuguant nos forces. Auprès de toi, j'ai cru revivre et purifier mon adolescence... C'est la qualité de cet échange qu'il faut maintenant préserver. J'ai pu être jusque-là ton soutien, demain, je ne voudrais pas devenir ta prison. Ecoute...

Et Jean-Pierre s'est mis à raconter cette belle histoire, c'était presque un conte :

Au début de mon premier séjour au chalet d'Alexandre, il m'est arrivé un jour de recueillir un oiseau blessé. Détail intéressant, c'est ainsi que t'a désigné Raoul le premier soir où il nous avait parlé de toi. Cet oiseau était un épervier. La foudre avait dû l'abattre, ou tout au moins le terroriser. Il ne voulait plus voler, refusait toute nourriture. Plus rien ne paraissait encore le rattacher à la vie. Je me trouvais désemparé, conscient de la gageure que constitue le sauvetage d'un être aussi indépendant, aussi sauvage. Pourtant, malgré mon inexpérience, j'ai mis toute mon énergie, toute ma foi afin de l'arracher à la mort.

— L'as-tu sauvé finalement ?

— Je l'ai sauvé, Denis, mais j'en ai douté bien longtemps car l'animal, quoique ragaillardi, ne voulait plus s'éloigner de moi. Les vastes horizons qui nous entouraient semblaient lui être devenus à tout jamais inaccessibles. Lorsque d'aventure il s'essayait à quelques battements d'ailes, je le voyais s'élever puis très vite virevolter pour venir de nouveau se placer sous ma protection. J'étais désolé.

L'été pourrissait lentement ; nous préparions déjà notre départ. Vint le dernier soir, un soir aussi triomphant, aussi beau que celui-ci. Les nuages s'étaient déchirés comme pour lui ouvrir les portes de l'infini. Soudain, il m'a fixé intensément de ses prunelles dorées puis dans un tumultueux envol je l'ai vu partir, s'éloigner, prendre son essor et rejoindre ses congénères. Mon cœur s'est alors gonflé d'un orgueil immense. Ce n'était plus mon épervier ; en un court instant, il était redevenu un être heureux et libre...

... et Jean-Pierre décrit alors au-dessus de sa tête une parabole imaginaire sublime et vaste comme un arc-en-ciel.

CLAUDE ARMEL.

UNE « PREMIÈRE » A LA RADIO

Il y a beau temps déjà que la radio et la télévision s'intéressent à nous : du *Campus* de Michel Lancelot à *Controverses* en passant par d'historiques *Dossiers de l'écran*, l'homosexualité, naguère sujet tabou, est en passe de devenir un sujet à la mode. Mais dans toutes ces émissions, souvent bien faites, souvent bienfaisantes, elle restait, justement, un « sujet », et nous-mêmes étions parfois des « sujets », sous le regard critique des médecins, psychiatres et théologiens. Un carré blanc stigmatisait des images et des propos pourtant fort chastes, et pas une fois la speakerine de service n'omettait d'annoncer juste avant l'émission, avec une petite moue condescendante, que bien sûr il s'agissait d'un problème délicat, mais que patati et patata... (on l'a vu encore à Antenne 2 avant le film de Dominique Fernandez). Le public savait donc tout de suite quelles lunettes il devait chausser ; pour beaucoup, c'était une claire incitation à changer de chaîne.

Rien de tel dans l'émission de France-Inter à laquelle il m'a été donné récemment de participer : ni ségrégation, ni avertissement. Cette émission du samedi après-midi est réalisée et diffusée par les quatre grandes radios de langue française, Paris, Lausanne, Liège et Montréal, et le sujet retenu cette fois était « la vie à deux ». La productrice française, responsable de cette série, Noëlle Duck, avait eu l'heureuse et courageuse idée de demander à André Baudry un collaborateur d'*Arcadie* pour compléter son « plateau ». Nous étions donc quatre, ce samedi 15 décembre 1979 : un jeune couple catholique et dynamique, une femme journaliste dont le mari, cinéaste, est en fréquents déplacements, et moi. Un déjeuner nous avait permis auparavant de faire connaissance et de lier amitié.

A quinze heures, donc, nous nous retrouvons dans le studio, assis autour d'une table ronde, penchés devant les micros, coiffés de casques de martiens, et l'étrange discus-

sion s'engage entre les quatre studios. Curieux comme l'absence, comme l'éloignement des interlocuteurs s'oublient vite ! Nous nous interpellons par nos prénoms comme si nous nous connaissions déjà, comme si nous n'étions pas séparés parfois par cinq mille kilomètres d'océan. La sympathie est immédiate, et dans le feu d'un dialogue il arrive même qu'apparaisse un tutoiement amical.

Pour moi, deux moments inoubliables au cours de ces quatre heures d'enregistrement, qui me semblent pouvoir concerner tous les Arcadiens. Le premier, ce fut quand, après avoir fait parler deux ou trois couples dans les autres studios, Noëlle Duck s'est adressée à moi, exactement sur le même ton qu'aux autres : « Vous, François (1), vous vivez depuis cinq ans à Paris avec un autre garçon... » Aucune réaction chez mes partenaires, mais j'imagine que plus d'un, parmi les seize millions d'auditeurs dont est créditée cette émission, a dû sursauter ! Pour moi, j'étais très ému, conscient de vivre un événement dont la portée dépassait de beaucoup mes modestes interventions.

Plus tard, vers la fin de la soirée, une discussion s'était instaurée sur l'importance de l'acte officiel, mariage civil ou cérémonie religieuse, dans la vie d'un couple. Et l'un des participants belges, qui avait raconté un peu auparavant avec émotion sa « déclaration » à celle qu'il avait épousée cinq ans plus tôt et qui était assise à côté de lui, s'est adressé à moi : « Je voudrais demander à François s'il ne considère pas comme une chance de pouvoir être sûr qu'au moins, rien d'autre que l'amour ne le lie à son ami, ni engagement officiel, ni enfants à élever, ni intérêts communs, alors que tant de couples sont bien obligés de s'interroger sur ces points. » Cet homme marié, de toute évidence heureux dans sa vie amoureuse, avait donc compris et su exprimer, avec une bonne foi et une générosité dont je ne savais comment le remercier, ce que je ressentais et n'osais pas dire moi-même de peur qu'on n'y vît une provocation : la transparence de notre amour, qui est un risque, une fragilité, est aussi un gage d'authenticité.

La seule réprobation qui se soit manifestée est venue, curieusement, de ma consœur de Lesbos-en-Québec. J'avais dit — un peu hâtivement, et de ce fait inutilement — que je vivais depuis quelques mois avec, non plus un, mais deux amis. Elle m'a aussitôt semoncé de sa bonne voix

(1) Par égards pour ma famille, j'avais en fin de compte préféré user de mon pseudonyme.

rocailleuse : « Alors, ce n'est plus un couple, mais un triple », ajoutant avec bon sens : « Le milieu homosexuel n'incite que trop les couples à se désintégrer, il faut donc vivre très strictement, dans la solitude à deux et dans le secret. » Elle-même prêche d'exemple en élevant avec son amie deux enfants qu'elle a adoptés en Amérique centrale.

Cette émission, diffusée en France les samedis 29 décembre, 5, 12 et 19 janvier, a certainement marqué une petite victoire supplémentaire sur les interdits qui nous frappent encore. Mais ne pavoisons pas ! Après la première retransmission, un auditeur toulonnais adressait à la productrice une lettre en dix points, solennelle et menaçante. Le premier point lui faisait un grief impardonnable d'avoir », pour se mettre au goût du jour », invité un homosexuel !

« On sait que ces choses-là existent, hélas ! et libre à chacun de vivre comme il l'entend. Mais il est scandaleux que l'on ose en parler publiquement. » Et la belle épître de conclure : « Cette émission participe d'une vaste entreprise de démoralisation de la jeunesse. » Combien d'autres auditeurs l'auront pensé, s'ils ne l'ont pas écrit ! Combien d'autres censeurs en puissance ! Faut-il en rire, ou s'en inquiéter ? En tout cas, sachons bien que si notre cause progresse, elle est loin d'être gagnée.

JEAN-NOEL SEGRESTAA.

IMAGES DE DAVID HOCKNEY

(*peinture — dessin — gravure*)

Ed. Le Chêne — 90 F

LA LUNE NOIRE D'ORION

par FRANCIS BERTHELOT.

On n'arrête pas le progrès. Le premier roman de science-fiction homophile est paru. Le héros en est un bel « Holom » (homosexuel), Silex qui habite à Alnilam, métropole de l'une des planètes de la constellation d'Orion, planètes sur lesquelles, depuis plusieurs siècles, l'humanité s'est réfugiée, après avoir abandonné la Terre, noyée de pollutions (1).

Après une longue période de libéralisme pendant laquelle les « Holoms » ont été acceptés par les « Hétrogs » (hétérosexuels), voici qu'une persécution impitoyable est décrétée par le gouvernement d'Alnilam contre les « Holoms », qui sont pourchassés et déportés dans un centre de redressement psychiatrique. L'esprit de « Mââ » (du mal), force ancestrale, l'a emporté.

Siilex et son fidèle et velu ami, Ours, décident de quitter la planète Alnilam pour se réfugier sur une autre planète, plus libérale, Bellatrix, où les Holoms ont constitué un mouvement de tendance dure et combative, les « Taigrs », partisans des amours d'expression brutale, vêtus de cuir chatoyant, refusant les « Libellules » (les folles). Cependant les « Taigrs », qui forment un groupe uni, recherchent l'esprit du « Taï », positif, actif, s'opposant à celui du « Mââ ».

Ce sera pour Silex le début de multiples aventures, semées de dures épreuves initiatiques au cours desquelles il devra notamment lutter contre les persécutions dont sont victimes les « Holoms », et contre l'esprit du « Mââ » qui gagne toutes les planètes qui se préparent à la guerre.

Enfin un destin cosmique lui est réservé et il deviendra le gardien spirituel de la Constellation d'Orion.

Toute cette histoire compexe, violente, au cours de laquelle l'auteur fait preuve d'une imagination fertile, plaira sûrement aux amateurs de science-fiction. Elle comporte aussi des éléments poétiques nombreux (ainsi chaque rapport homosexuel a pour résultat de féconder un arbre, l'orgalmer) et des évocations érotiques.

J'aimerais la voir transposée en bande dessinée. Mais je déplore qu'il faille constamment se reporter à un lexique en fin du livre pour comprendre un grand nombre de mots inventés par l'auteur et qui ne paraissent pas toujours nécessaires à l'action.

En tout cas, je souhaite vivement que les lecteurs hétérosexuels de ce livre en comprennent la leçon.

RENÉ SORAL.

(1) Ed. Calmann-Lévy. Prix : 45 F.

LE PÉDOPHILE ET LA MAMAN

de LEÏLA SEBBAR.

Note liminaire : On pardonnera au non-pédophile la prudence des lignes suivantes.

Cet ouvrage (1) au premier abord paraît sinon rébarbatif, du moins sévère. Ensuite, il apparaît comme sérieux, grave, sans que le ton général le soit. Enfin, des trois parties, hétérogènes et inégales, qui le constituent, on sent bien, à la longue, quel thème commun les relie. Car le **Journal intime d'un Pédophile anonyme** (du dimanche 7 janvier au mercredi 25 juillet 1979), les **Chroniques domestiques et politiques d'une mère** (du mois de janvier au mois de juillet 1979), et les **Lettres parisiennes de Jeanne à Aimée, d'Aimée à Jeanne** (du samedi 27 janvier au jeudi 12 juillet 1979), ces trois points de vue donc traitent de l'enfance, de l'enfant, des enfants. mais bien évidemment, le regard porté, l'expérience rapportée sont fort différents.

Ceux qui croient — il y a encore de telles gens — à l'innocence enfantine devraient fort se méfier : cruelle est l'enfance — « cet âge est sans pitié », disait La Fontaine — mais aussi ingénue, et souvent directe (quand elle le peut). Les autres, pédagogues ou non, savent bien que l'enfance est fragile et féroce, et qu'il faut à la fois la faire s'épanouir, lui apprendre la liberté, et l'éduquer ; mais plus l'expérience s'accumule, plus cette noble tâche semble difficile ! Les vieux enseignants en arrivent souvent à redécouvrir cette pédagogie pragmatique d'une grand-mère, citée par Alain dans ses **Propos sur l'Education** : « Avec les enfants, on fait comme on peut. »

Mais il ne s'agit pas ici **que** d'éducation. Qu'on veuille bien comprendre : il s'agit aussi d'éducation. Car chez tout homme, quel que soit son âge, tout est éducation, principalement les sentiments, et au premier chef, l'amour (compterait-on pour rien l'éducation sentimentale de chacun ?) : nous trouvons ici le lien, le thème dont il est parlé plus haut : l'amour pour les enfants, pour ses enfants, l'amour des enfants, les amours d'enfants...

Que n'a-t-on écrit, justifié, anathémisé, souvent sans comprendre (en particulier à propos d'« affaires » récentes). La lecture d'un triple document comme celui-ci permet une réflexion personnelle

(1) Stock. Coll. *Voix de Femmes*, 1er trimestre 1980, 302 p., in-8°. Prix : 60 F.

sur ce problème dont on commence à parler, qu'on ose aborder. Et le lecteur fait parfois d'étranges découvertes : par exemple qu'il n'est proposé aux garçons que des modèles qui vivent, qui agissent **dehors** (héros de guerre, d'aventures...' et aux filles, tout ce qui se fait **dedans** (poupées, dinettes)... ; [on ne peut pas ne pas y voir une transposition du sexe caché ; note personnelle du critique].

La question des rapports sensuels, sexuels, entre adultes et enfants n'y est pas effacée : c'en est même une idée-force. Evidemment, la derni.ère résolution de l'assemblée générale de l'O.N.U., clôturant en décembre 1979 l'Année internationale de l'Enfance, n'y fait pas, elle, allusion.

Il y a encore beaucoup à faire, donc... Modestement, ce recueil y contribue.

PIERRE NOUVEAU.

LES ENFANTS DE FEZ

de GUY HERVÉ et THIERRY KERREST.

Les auteurs ont, paraît-il, réalisé en 1977-1978 un film sur la prostitution des mineurs maghréb ns à Paris sous le titre prometteur : « Caramel ou je m'achèterai le plus bel enfant du monde. »

Le livre consacré aux enfants de Fez est essentiellement constitué d'enregistrements au magnétophone.

Cette méthode, qui tend à se généraliser, a été il y a plusieurs années déjà employée pour les Indiens d'Amérique entre autres.

Fez, si l'on en croit les dires d'un jeune professeur, serait devenue un lieu de choc entre l'univers occidental et l'univers marocain.

Les Européens pensent s'encanailler à bon compte et les enfants se font une certaine idée de la demande des touristes.

Tous, bien entendu, se leurrent peu ou prou.

Rien évidemment de très surprenant dans ces témoignages à l'état brut : les trafics du sexe au hasch, les querelles, la prison parfois, la misère toujours à des degrés divers.

Un rappel au passage qui n'est pas inutile : les articles 489 et 490 du Code Pénal marocain qui prévoient notamment (amende et emprisonnement) tout acte impudique ou contre-nature (sic) avec un individu de son sexe.

Rien de nouveau, on le voit, même sous le soleil marocain.

Conclusion sans moralité : « On ne vit pas innocemment à Fez. »

SINCLAIR.

— Editions libres Hallier. Prix : 50 F.

L'ÉTRANGE DORMEUR

Nouvelles de JEAN-JACQUES KIHM.

De l'édition franco-allemande des **Soixante-cinq poèmes d'amour** à ces quatre nouvelles, Jean-Jacques Kihm, arcadien trop tôt disparu, ne cesse pas de faire signe. Et la nouvelle est, sans doute depuis **Les histoires extraordinaires** d'Edgard Poë, le genre littéraire qui introduit le mieux au cœur de l'étrange, l'affolant comme une boussole qu'on affole. Avec ce recueil Jean-Jacques y parvient pleinement : voyage au sein de l'insolite, manière de clin d'œil ironique et sourire plein de tendresse, le tout malicieusement tressé. Ainsi de **L'étrange dormeur :** rencontre effarante de son double, de cet étrange dormeur qui occupe votre lit, porte le même nom que vous, joue le concerto en ré mineur de J.-S. Bach comme vous aimeriez le jouer, et finit sa vie, sans crier gare, sous une voiture. Une telle rencontre, quand Sosie rencontre Sosie, ou Narcisse, Narcisse, porte toujours en elle un je ne sais quoi d'inquiétant et de troublant. Qui ne s'est jamais ainsi confronté avec angoisse à son autre soi-même (1) ?

De la sorte, ces quatre nouvelles jouent avec la vie, avec la mort, la vie et la mort, au point de ne plus savoir ce qui est vie et ce qui est mort. Tout ce jeu en une écriture d'une ironie, d'un humour qui sait ne pas être noir quant tout, ici, virerait si facilement au noir. Juste persiste une inquiétude de cœur, sans plus, comme en cette fête foraine du côté des morts, quelque part vers les monts cimmériens, Ulysse ayant abreuvé les âmes du sang neuf d'agneaux venant de naitre, où les bonnimenteurs en parade sur l'estrade d'une baraque de foire invitent au spectacle désormais interdit, celui de la vie. Mais malicieux, Jean-Jacques Kihm conclut : « J'ai fait comme on me conseillait. Je suis revenu souvent avec d'autres, faire des parties de parade, bien sagement, sans forcer la porte... Et puis, une fois, il faut croire que, trop curieux, j'ai essayé tout de même. »

Avec ce recueil, Kihm fascine comme fascine les bois de Jacques Hallez, mise ne image vigoureuse du texte. Cela dans la minutie et la beauté de la typographie de l'éditeur provincial Rougerie : ainsi se perpétue parmi nous la présence d'un esprit comme il en est peu.

CLAUDE GUERRE.

(1) 60 pages. Rougerie, Editeur.

LES FEMMES ET L'AMOUR HOMOSEXUEL

de NELLA NOBILI et EDITH ZHA.

Voici enfin un ouvrage traitant de l'homosexualité qui ne soit ni un traité scientifique, ni un essai de psychiatre ou autre sexologue voulant à tout prix expliquer l'inexplicable à force de théories. Livre écrit par deux femmes pour des femmes cette étude de l'univers lesbien me semble bien plus près de la réalité que bien d'autres essais. D'abord par le ton employé, clair, précis, lisible par tous donc accessible à tous les publics. Ensuite grâce à la brillante idée d'avoir illustré chaque thème par des entretiens avec des femmes lesbiennes ou non (1).

L'ouvrage se compose de plusieurs parties. La première est consacrée à un bref historique. Ce chapitre laisse entrevoir quel fut le sort des femmes homosexuelles à certaines époques. C'est ainsi que jusqu'à la fin du XVIIIe siècle les lesbiennes sont accusées d'être des hérétiques et des sorcières. Plus tard comme les autres homosexuels elles figureront parmi les perversions. Mais sous le titre « mensonges et vérités de l'explication scientifique », Nella Nobili et Edith Zha s'en prennent aux pseudo-scientifiques, à ceux qui au nom de la médecine ont dénaturé la question homosexuelle. Et c'est ainsi que nous sont présentés certains extraits d'ouvrages fort édifiants. J'avoue être resté parfois songeur devant les affirmations de « spécialistes » ici rapportées (ex. : « les lesbiennes sont des êtres profondément malheureux »). Autre thème abordé, celui des rapports entre l'homosexualité et le féminisme. Nul doute que les auteurs sont féministes, néanmoins il faut constater combien dans l'esprit des femmes les deux aspects sont indissociables. Dans une société dominée par les hommes la femme homosexuelle doit se battre sur deux fronts à la fois : un pour revendiquer ses droits en tant que femme, l'autre pour se faire admettre en tant qu'homosexuelle. Mais rien n'est parfait même dans le meilleur des mondes et les auteurs vont plus loin en constatant la méfiance de certaines féministes à l'éagrd des lesbiennes. Elles citent à juste propos un des chef de file du féminisme, Simone de Beau-

(1) Hachette. Prix : environ 56 F.

voir, qui sans son ouvrage **Le deuxième sexe** passe presque sous silence les amours saphiques (à peine quelques lignes évoquent les lesbiennes).

Mais la particularité du livre subsiste grâce aux entretiens que de nombreuses femmes et quelques hommes (j'en ai relevé cinq) ont accordé à Nelle et à Edith. Ces interviews sont le témoignage direct de la vie de nos sœurs et à travers leurs dires nous pouvons mieux cerner quels sont leurs vrais problèmes. Et chacune de se livrer, se confier et s'exprimer pour nous faire partager leurs joies, leurs espérances, leur vécu avec tout ce que cela comporte, des rapports parfois difficiles avec la famille jusqu'à l'existence calme et sereine avec l'amie tant et tant aimée. A propos de famille je voudrais signaler la longue lettre de Florence à ses parents. Il s'agit en fait d'une deuxième lettre qu'elle leur a adressé faute d'avoir obtenu une réponse à la première. Je crois que cette correspondance résume tout sur les liens entre la famille et le couple homosexuel. Cri du cœur, cri de désespoir mais aussi appel à plus de tolérance, à moins d'indifférnece. Florence écrit, mais Florence vit, aime et lutte. J'ai éprouvé un frisson en lisant ce passage. Je n'en dirai pas plus, Jean-Pierre Maurice a cru bon de publier un large extrait dans ses « Nouvelles de France » (**Arcadie,** N° 314, février 1980). De la concierge à la commerçante, de la secrétaire à l'ouvrière, elles témoignent toutes de cette passion de vivre et d'aimer comme les autres, avec les autres. Et cette leçon de courage, ce besoin vital d'aimer et d'être aimée elles nous le communiquent avec bonheur et simplicité.

FLORÉAL DURAN.

Après *L'ARBRE MEMOIRE...*

HUGO MARSAN

LA MISE AMOUR

« Laisse-nous t'aimer Carlos... »

Editions Paul Mari — Collection Nouvelle Saison

« HENRY ET CATON »

de IRIS MURDOCH.

Enfin **un beau roman,** un GRAND ROMAN ! Un de ces livres dont les pages se tournent avec une impatience fébrile !

Il est l'œuvre d'une anglo-irlandaise, Iris Murdoch, née à Dublin en 1919, sur laquelle Maurizio Bellotti avait déjà attiré notre attention, à l'occasion de la publication de traductions de l'anglais en italien (**Arcadie,** n° 178, p. 397 ; **Arcadie,** n° 194, p. 86 et **Arcadie,** n° 232, p. 183) (1).

Henry et Caton conte l'hisotire de deux hommes qui, chacun à leur manière, ont voulu se libérer de la société. Henry est parti aux Etats-Unis. Il a fui une mère, Gerda, et un frère, Sandy. Il a quitté le magnifique château de Laxlinden, qui lui rappelait son enfance et ses frustrations. Sa mère, devenue veuve, y loge avec un amoureux-parasite, un peu poète, attaché à ses pas et à son cœur, Lucius Lamb. De son côté, Caton Forbes a choisis de se convertir au catholicisme et d'embrasser la condition de prêtre.

Mais le dsetin veille, pour le plus grand plaisir du lecteur. Sandy meurt. Henry va recevoir en héritage Laxlinden... et celle qu'il pense être l'ancienne maitresse clandestine de son frère, la médiocre Stéphanie Whitehouse (sa femme de ménage, en réalité — le pendant féminin du personnage de Lucius Lamb). Pourtant ce mariage-là ne se fera pas, grâce aux manœuvres habiles de Gerda, résolue à empêcher la vente du château et à préparer les voies d'une autre union avec Colette Forbes, sœur de Caton et amie d'enfance d'Henry, Gerda triomphera sur toute la ligne.

Ce qui nous émeut le plus dans **Henry et Caton,** c'est assurément, l'amour de Caton pour un apprenti gangster, Joseph Beckett, dit Joe-la-Beauté, dix-sept ans. Malgré une apparence fragile, voire androgyne (l'auteur insiste sur son visage joli comme celui d'une jeune fille), Joe se révélera un redoutable truand, capable de mentir, de droguer Caton, de l'enlever, d'exiger une rançon, de blesser Henry venu l'apporter, capable même de séquestrer, de violer et de mutiler Colette, arrivée dans l'espoir de sauver son frère.

(1) Gallimard, 411 p. Traduction de Suzanne Mayoux. Prix : 60 F.

Qu'est-ce qui a précipité l'évolution du garçon vers le déchaînement de ses plus mauvais instincts ? Trois faits importants : Caton a eu le tort, inexpiable à ses yeux, de lui subtiliser un revolver auquel il tenait de lui parler du fabuleux héritage d'Henry Marshalson et d'envisager de retourner à l'état laïc. Or, Joe aimait Caton justement **parce qu'il était prêtre.** Sans la précieuse soutane, Caton s'identifie à « un pauvre salaud de pédé », « un pédé en veste de velours ».

Iris Murdoch a fait une peinture éblouissante et très fine, psychologiquement, du prêtre homophile, qui s'aveugle sur lui-même et sur les autres. Le vœu de chasteté ne l'affecte pas, les femmes ne l'attirent pas davantage. Cette indifférence lui cache une passion qui, derrière le visage divin du Christ, place une face charnelle et humaine. Le dévouement, lui aussi, est suspect. On veut sauver un être en **particulier** et on n'aspire qu'à se perdre avec lui. N'y a-t-il pas quelque chose de tragiquement vrai dans l'affirmation de Joe : « Votre religion, c'était pas autre chose. Une façon d'être pédé ? »

Certes, Caton aime Joe, et de la manière la plus sensuelle qui soit. Il rêve de ses bras noués autour du cou du jeune homme « les cheveux d'or éclatant soudain répandus sur l'étoffe noire de la soutane » (p. 160). Il n'y a rien de plus suggestif, dans le roman, que le « contact des poils de son bras avec les poils du bras de Joe » (p. 298).

L'aveuglement de Caton est total : il méconnaît sa propre nature et la puissance du mal, qui habite Joe, et Joe ne se prive pas d'ironiser à ce sujet : « Vous ne vouliez pas croire au mal, mon père, vous vous imaginiez que si, mais en fait vous n'y croyiez pas. **Vous ne saviez pas que le mal, ça existe vraiment** » (p. 275)... Et même après avoir tué Joe qui brutalisait sa sœur, Caton se demandera si Joe n'était pas « récupérable » !

Ce livre remarquable éclaire d'une lumière brutale un sujet délicat : **l'homophilie du clergé,** et les faits divers glanés dans les journaux montrent qu'un tel sujet ne relève pas de l'imagination des romanciers. L'Eglise a le devoir de s'informer pour mieux informer ses prêtres. Elle éviterait ainsi des drames absurdes et lamentables.

PIERRE FONTANIÉ.

MARC BERTHOMIEU

ANTINOUS

« La ferveur d'Hadrien en fit l'égal des Dieux »

Ed. José Millas-Martin — 20 F

MOHAMED EN HIVER

roman de ANDRÉ BARYON (1).

Ce roman fait suite à **Septembre à Tunis avec Mohamed et Mazarin** (2).

Assez peu transposé, semble-t-il, ce récit autobiographique nous remet en mémoire la passion bien entendu impossible du narrateur pour un nègre tunisien, sans doute d'origine lybienne.

Passion qui pour une fois paraît partagée mais traversée d'obstacles sans nombre.

L'argent d'abord fait défaut : on vit d'expédients en parasitant chez l'un ou chez l'autre ; en dérobant parfois les dinars qui traînent chez les nantis.

Le scandale ensuite : Mohamed élevé dans un orphelinat, réduit fort jeune à la prostitution a exercé cent petits métiers et vécu mille misères.

Il est méprisé par toute la haute pédale tunisienne, par trop connu de la police et disparaît parfois sous divers prétextes, pas toujours convaincants.

Surtout le spectacle du couple : un parisien et un nègre jeune et athlétique suscite la réprobation dans une ville désertée en hiver et réduite à ses cancans venimeux quand ce n'est pas à des actes pervers et très dangereux.

Là comme en maints endroits, mais en vase presque clos, les démons du lieu : fric, drogue, police, etc., règnent en maîtres.

Le milieu pédérastique est toléré, espionné, pressuré puis, sauf pour quelques intouchables, rejeté à la voirie.

Mais n'en est-il pas ainsi, à un moindre degré, sous d'autres latitudes ?

Dans cette galerie à la Hogarth foisonnent les figures pittoresques, plus inquiétantes qu'attrayantes, avouons-le.

Cette analyse succincte inclinerait à penser que le roman tombe dans la banalité. Ce serait je le pense une vue trop sommaire : il est sauvé par une poésie assez personnelle à l'auteur. Un recours notamment à divers textes allant de Manon Lescaut à Tarzan.

Ne dissimulons pas toutefois que vers sa fin le récit dérape quelque peu. Il devient assez atroce et, plutôt inutilement maculé de sang.

Le narrateur échappe à tous les pièges et quitte Tunis pour le Sud flanqué de Mohamed. Happy end provisoire, tout comme l'épilogue, d'où peut-être un troisième roman risquant fort de lasser.

SINCLAIR.

(1) Olivier Orban. Prix : 60 F.
(2) V. *Arcadie*, n° 282, p. 370.

« LE CANARD BLEU NE DIRA RIEN »

de ALEXANDRE d'ARÇAIS.

D'avance, Alexandre d'Arçais récuse le jugement de la « critique » : « Je me refuse d'être un écrivain professionnel. J'écris égoïstement, puisque **j'écris pour moi** avant toute chose, et d'une façon capricieuse. **S'il est un domaine où je ne cherche pas à plaire, c'est bien celui de l'écriture...** » Etrange aveu, n'est-il pas vrai ? pour un auteur de « nouvelles » ! A-t-il déplu ? Le voilà satisfait ! Mais cet aveu est-il sincère ? Quand on écrit, c'est forcément pour être lu. L'écriture est, comme le plaisir solitaire : l'ébauche ou le désir d'une « communication ».

Non, Alexandre d'Arçais n'est pas un écrivain professionnel car il n'aurait pas laissé partir de sa plume cette phrase qui figure à la page 12 de son troisième tome de « nouvelles » : « le canard bleu ne dira rien » (les autres titres de ses recueils précédents étaient tout de même plus poétiques !) : « Grimpant sur l'estrade dans le but de copier un texte, elle prenait **soin qu'on aperçusse ses cuisses** » (pour l'harmonie imitative je préfère Jean Racine avec ses serpents qui sifflent sur nos têtes !). C'est précisément pour cela qu'Alexandre d'Arçais a choisi l'auto-édition, ce qui est **plus intelligent que le compte d'auteur** (où l'auteur n'a rien à gagner, à la différence de l'éditeur). Il y a des façons plus agréables de dépenser son argent.

Quelques nouvelles concernent l'**Arcadie** : « L'amour à trois a eu lieu » (clin d'œil à Giraudoux !), « J'ai pardonné », « les hémorragies du cœur ».

On imagine ces nouvelles écrites, le soir, pendant les nuits d'insomnie, entre un verre de vin et un paquet de cigarettes. Alexandre d'Arçais est un jeune Werther qui n'en finit pas de mimer devant le miroir le geste fatal et théâtral de son propre anéantissement, avec le secret espoir d'une intervention divine ou humaine. Hélas, le monde étant ce qu'il est, il n'y a pas, il n'y a plus de « bons samaritains », et DIEU... D'ailleurs Alexandre d'Arçais aime à dire et redire : « Dieu aura des comptes à me rendre. »

Ces « nouvelles », qui sont davantage des confidences ou l'expression d'états d'âme (d'où l'absence de véritables « intrigues »), nous en apprennent plus sur l'auteur que la photo placée en fin de volume. Je ne sais pas si Alexandre d'Arçais est un écrivain et si je suis un « critique », je sais, l'ayant lu, qu'il souffre profondément du « mal d'être » et cela suffit pour lui assurer notre cordiale sympathie.

PIERRE FONTANIÉ.

JUSTICE POUR TOUS

film américain de NORMAN JEWISON.

Cette œuvre appartient à une catégorie rarissime : c'est un film généreux.

Les américains, on a pu le constater à maintes reprises, ne répugnent pas à porter à l'écran les imperfections, les vices profonds de leurs institutions : armée, presse, justice, religion, etc.

L'angle de vision est ici quelque peu différent, ce n'est plus à l'occasion d'un unique débat mais au travers de nombreux litiges que sont évoquées les multiples servitudes de la profession d'avocat.

Dès les premières images, Al Pacino prend en charge un assez navrant travelo noir, quelque peu demeuré de surcroit, totalement déboussolé bien entendu dans le monde incompréhensible des chats-fourrés.

Et beaucoup plus loin dans le film, après le dénouement involontairement tragique de l'histoire, lorsqu'un confrère aussi affairiste qu'inhumain lui jette au visage : C'est une cause minable et on ne doit pas s'encombrer de pareils procès, Al Pacino s'écrie : « Ce sont des hommes comme les autres, ils ont droit à être défendus. »

Pour cette opinion trop peu répandue, on peut ne pas souligner plusieurs défauts du film : certains effets faciles, certains raccourcis et schématisations abusifs.

Et cela jusque dans l'affrontement final entre un juge, parfait sépulcre blanchi, et un défenseur mué en accusateur.

Dieu en soit loué, nous voici loin de Cayatte d'abord et surtout du pharisaïsme, règle d'or de notre société et, il va sans dire de notre production cinématographique, à bien peu d'exceptions près.

Ici, on le sait de reste, tous nos juges sont intègres, tous nos hommes de loi au-dessus de tout soupçon.

Il faut aller jusqu'au Nouveau Monde, jusqu'à Baltimore pour découvrir des individus aussi tarés !

SINCLAIR.

— Signalons dans *Elle* de Blake Edwards, œuvre assez forte et un peu longuette, une ou deux séquences mettant en scène un parolier homosexuel et un gigolo parfaitement conventionnel.

APPARENCE FÉMININE

film document de RICHARD REIN.

Décidément la transexualité est dans le vent : après **Comme une femme** (voir **Arcadie,** nº 315), **Apparence féminine** qui doit son titre à une indication des papiers d'identité se veut un document.

Ou plutôt comme une longue — parfois trop longue — interview de Jean-Paul devenu Dominique et du cheminement assez lent qui l'a conduit de certains goûts féminins au travesti.

L'effort d'analyse, parfois laborieux, ne pèche pas par excès d'originalité, mais paraît toutefois sincère puisque le sujet ne dissimule pas s'être occasionnellement prostitué.

D'où, dans ses dires, une distinction assez floue entre aventures et amour.

La mutation de Jean-Paul en Dominique paraît avoir été facilitée par maints contacts africains.

Dominique précise être très ému par la « grande tendresse » de l'homme africain, « le contraste entre une certaine virilité **apparente** (c'est moi qui souligne) et une grande tendresse ».

Laissons à Dominique qui méritait, paraît-il, à une certaine époque d'être appelé « la petite Sirène de Dakar », la responsabilité de ce jugement peut-être aventuré.

Aujourd'hui Dominique doté d'un métier qu'il peut pratiquer sans entraves, d'un ami viril plutôt qu'homosexuel envisage non sans une certaine présomption, l'avenir avec confiance.

Que le ciel lui soit favorable.

Quant au film, il ne constitue pas un modèle du genre : les longs monologues devant la caméra même truffés de scènes épisodiques extérieures, généralement muettes, ne peuvent que lasser : la vie du héros n'était peut-être pas aussi exemplaire que d'aucuns l'imaginent.

Signalons toutefois qu'il gagnerait beaucoup à être amputé d'une séquence finale ou presque, bien superflue, entre Dominique et un travesti agressivement vulgaire, flanqué pour notre châtiment d'une folle tordue.

SINCLAIR.

SIMONE BARBÈS OU LA VERTU

film français de MARIE-CLAUDE TREILHOU.

Ce film appartient à la catégorie bien rare de ceux qui appréhendent la vie quotidienne sans fard ni couronnes.

De prime abord, rien qui puisse prêter à rêverie dans le comportement d'une ouvreuse de cinéma porno.

L'évocation de la clientèle grise, honteuse et quelque peu maniaque n'a rien d'exaltant, le tout sur fonds de halètements, soupirs et feulements, accompagnement sonore obligé de ce genre de sport.

Les spectateurs se plaignent même d'une certaine fréquentation d'homosexuels et s'attirent cette réponse sans réplique : « Et alors quoi, les pédés ?... Ça ne donne pas de boutons. »

Simone a le courage de ses opinions puisque son amie est entraîneuse dans une boîte féminine. Ce qui nous vaut une description minutieuse d'une ménagerie assez caricaturale.

Je ne sais si ce stéréotype qui existait incontestablement autrefois survit encore ailleurs qu'au Musée Grévin. Il reste riche en couleurs, sinon en imprévu, depuis l'orchestre de vieilles poupées frisottées et lamées jusqu'aux hôtesses garçonnières et strictement cravatées.

Quant au cheptel qui achalande le lieu, hormis quelques silhouettes assez gracieuses, il relève plus de Jérôme Bosch que de Fragonard.

Le troisième volet du triptyque est une très, peut-être trop longue promenade en voiture avec un « paumé du petit matin ».

Le dragueur n'est ni beau, ni jeune et, comble de démission, va jusqu'à remettre le volant à Simone.

Et peu à peu entre ces deux égarés, se fait jour une éphémère et fugitive tendresse.

Mais l'aube point et chacun se sépare.

N'évoquons pas Bérénice : une autre journée de travail de monotonie, d'écœurement, de lassitude et de désenchantement surplombe l'horizon.

Rien on le voit d'insolite ou de surprenant dans cette peinture cependant très élaborée de ces existences « parallèles » et sans imprévu.

La vie est là, non pas « simple et tranquille » mais dure et difficile.
Spectacle formellement déconsiellé aux déprimés mais qui devrait rameuter les « happy few » plus soucieux de vérité que de faux-semblants.

SINCLAIR.

— Signalons la reprise dans une version reconstituée avec soin de l'admirable Loulou de G.W. Pabst avec Louise Brooks, auprès de qui, on l'a fort judicieusement remarqué, Marlène et Garbo ont l'air de travelos.

Le film est fâcheusement affligé d'une musique d'accompagnement imbécile.

Dans *Alexandrie Pourquoi ?* film de Youssef Chahine, un bourgeois égyptien quelque peu tenté par le terrotisme, s'éprend de celui qu'il voulait tuer — un jeune prolétaire des quais de Douvres — au point d'aller pleurer sur sa tombe au cimetière d'Alamein.

MASTERS ET JOHNSON

LES PERSPECTIVES SEXUELLES

HOMOSEXUALITÉ

Un livre capital...

Ed. Medsi — 402 pages — 85 F

ALAN P BELL ET MARTIN S WEINBERG

HOMOSEXUALITÉS

Le nouveau Rapport Kinsey

Ed. Albin Michel — 544 p. — 90 F

CH. ISHERWOOD

UN HOMME SINGULIER

Quel homme ! quelle destinée !

Ed. Hachette — 44 F

JEAN-PIERRE KRETTNICH

PEINTURES - DÉCORATION

d'Appartement

93, RUE DU RUISSEAU — 75018 PARIS

Téléphone : 258-15-12

LA MÊME DIRECTION VOUS PROPOSE

HOTEL STAR 1 * NN

87, avenue Emile-Zola, PARIS - Tél. : 578-08-22
Métro : Charles-Michel

60 chambres avec téléphone - Ascenseur

HOTEL SPLENDID RÉSIDENCE ÉMILE-ZOLA 2 * NN

54, rue Fondary, 75015 Paris - Tél. : 575-17-73
Métro : La Motte-Picquet - Émile-Zola

40 chambres avec bain-douche - W.C. - Télévision

LE MEILLEUR ACCUEIL VOUS SERA ASSURÉ

A L'ARTISAN

9, rue de Charonne, 75011 PARIS
Téléphone : 700-54-53
Métro Bastille ou Ledru-Rollin

*

Retenir sa table

*

CLAUDE VOUS PROPOSE...
de 12 à 22 heures tous les jours, sauf le dimanche

un choix de bonnes grillades et de fondues servies avec gentillesse, dans une ambiance agréable, à des prix sans surprise.

VOTRE ASSUREUR

incendie - auto - vie
épargne - retraite
accidents - vol, etc...

Risques des professionnels et des particuliers

Raymond MAURE

6, impasse du Cadran - 75018 PARIS
Tél. : 252-31-40 le matin

*

Se rend à votre domicile sur simple appel téléphonique
Présent au club chaque week-end

PETIT GIOVANNI

BOUTIQUE DE PRÊT A PORTER

112, rue Petit - 75019 PARIS
Téléphone : 209-78-32

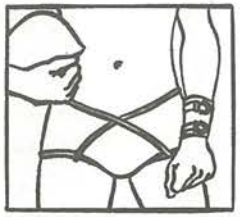
*
**

UN ACCUEIL SYMPATHIQUE VOUS SERA RÉSERVÉ

Amis d'ARCADIE, chez

BARLAY

CHEMISIER-TAILLEUR



SLIP RUBEN TORRES

167, bd du Montparnasse, 75006 PARIS
Tél. : 326-91-66

(Ouvert du lundi midi au samedi soir inclus)

Vous trouverez un accueil sympathique

Toutes les nouveautés

— UNE FLEUR POUR CHACUN —

Catalogue 1979 Cuir, Nylon, Caoutchouc

✶

Pour les Fous du Cuir
et les Anticonformistes

Boy's Cuir

Boite Postale : N° 33
13005 - MARSEILLE
CATALOGUES et TARIFS
Joindre 10 F pour Frais d'Expédition

✶

✸ Boutique de Vente, 37, rue Mazagran, 13001 Marseille. ✸

DU NOUVEAU !

AU CLUB
D'ESTHÉTIQUE

Salvatore

ouverture
d'un salon
de coiffure

prothèse
capillaire

soins du visage
et du corps

Consultation gratuite

PRIX MODÉRÉS

18, RUE DES MESSAGERIES
PARIS 10e

Métro Poissonnière
Parking privé

Tél. : 824-60-12 - 824-48-61

Sur rendez-vous
du mardi au samedi
de 9 à 19 heures

Cadre agréable et masculin
ambiance relaxante